

# FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

DLP-4-7-831978

*Felle la Virilité*

DU  
NEUF  
CHEZ  
LES  
HOMMES

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel juin 1983  
Ancienne série N° 45  
NOUVELLE SÉRIE N°

13

# FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

## Bulletin international

### SOMMAIRE

- Virilité en questions 3  
Les hommes dans le jeu, *J.P. Rouleau* 5  
Points de Repères 8  
Masculin ou viril, *H.J. Sticker* 10  
Perdre pour trouver, *D. Thibault* 12  
Religieuses Africaines et canoniste européen, *M. Legrain* 14  
Prêtre au féminin, Masculin, Pluriel, *A.Z.* 16  
Tootsie ou le Refus du sexisme, *M.M. Campbell* 17  
Du neuf chez les hommes, *M. Th. van Lunen Chenu* 19  
Encombrante virilité, *A. Gombault* 24  
Image, Message *D. Singles* 26  
Sacrée virilité, *F. Alexandre* 28  
A bâtons rompus, *Eve* 28  
Soupçons d'une femme, *C. de Rauglaudre* 29  
Religieuses américaines, front contre l'injustice, *D. Singles* 30  
Actualités 31  
Lecture 34

(Titres et intertitres de la rédaction)

---

Ce numéro : **20FF**

### ABONNEMENTS 1983

France et Europe : 60 FF — Autres pays : 70 FF

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église  
14, rue Saint-Benoit 75006 Paris

*Les abonnés de Belgique peuvent, s'ils le préfèrent, continuer de verser 450 FB au CCP de Belgique 000-1098700-78, Femmes et Hommes dans l'Église, 58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.*

---

### NOS ÉDITIONS

- Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles . . . . . 5 FF — 30 FB  
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série . . . . . 10 FF — 80 FB  
Le numéro 7, *Culte marial et psychanalyse*  
Les numéros 8 et 9, *spéciaux anniversaire*  
Le numéro 10, *Des évêques s'engagent*  
Le numéro 11, *Les femmes aussi font l'Église* } . . . . . 15 FF — 120 FB

## FEU ET FEUE

Longtemps, très longtemps, la virilité a fait feu. Mais il se pourrait qu'elle aura bientôt fait long feu. Si ce n'est déjà fait. A force de jouer avec le feu . . . Et si elle a pu faire feu si longtemps, n'était-ce pas dans un sens bien plus large qu'on l'aurait cru à première vue ?

Bien sûr, c'est toujours un malin plaisir – mieux vaut le reconnaître simplement – que de brouiller et même intervertir le sens de ce qui a été longtemps une menace. A détourner la virilité qui faisait feu, on la déjoue. Mais de là à diriger l'arme par vengeance ou inadvertance contre celui qui la brandissait, non ce n'est point notre propos ! Il ne s'agit nullement de « retourner les fusils ». Plutôt, au contraire, d'aller voir de plus près ce que vaut cette arme-là. Et de constater qu'elle a servi, pendant des millénaires, à façonner la société, dans son organisation et dans ses représentations. Pour en arriver finalement au monde de violence, de compétition, de haine, de mépris des faibles et des démunis, de racisme et de sexisme, que nous connaissons trop bien.

Une telle évolution ne pouvait pas manquer de susciter un mouvement s'opposant à l'affirmation à outrance des valeurs prétendument masculines, consacrées et condensées dans le terme de virilité, qui sont largement responsables de la jungle actuelle avec son leitmotiv : Malheur aux faibles. Ce mouvement commence à porter ses fruits : un vaste processus est désormais engagé, sur le plan national et international pour affirmer les droits de l'Homme face à l'injustice et l'oppression, pour extirper le sexisme de la société, à commencer par les lois et les structures. Avant qu'on ne l'extirpe aussi des esprits et des habitudes.

C'est évidemment à juste titre que l'Eglise, après et avec bien d'autres, s'efforce de transformer ce monde devenu de plus en plus inhumain. Malheureusement, elle est handicapée dans cet effort par une tare qu'elle traîne depuis des siècles. Car elle s'est laissée contaminer par le vice de cette même auto-glorification du mâle qui est responsable de la situation désastreuse à laquelle elle s'oppose, mais qu'elle n'en a pas moins adoptée

comme principe de son organisation. Bien sûr, de par ses origines, elle était bien obligée – sous peine de dénaturer irrémédiablement le message de bonheur aux pauvres, aux faibles et aux opprimés qu'elle avait charge de transmettre – d'expurger de son discours l'éloge trop voyant des qualités par excellence mâles ; encore que celles-ci restent présentes, depuis le langage de St-Paul sur les athlètes du stade et le bon combat, dans nombre d'images qui hantent la littérature chrétienne. Mais elle ne s'en est pas moins cramponnée à ce qui en était l'origine : la prééminence masculine, jusqu'à en faire le fondement (inavoué) du monopole masculin du magistère comme du ministère. La voie devenue ainsi d'autant plus étroite et périlleuse que le catholicisme se trouve désormais en porte à faux par rapport à la société civile, il a recours, pour justifier ce monopole, à des raisonnements de plus en plus spécieux – le dernier en date étant celui développé dans la déclaration vaticane «Inter Insigniores» de 1976 – qui ne résistent pas à la critique. Les quelques textes que nous citons plus loin le démontrent. S'il y a un «aggiornamento» à entreprendre d'urgence, c'est bien celui-là.

## FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE



# VIRILITE EN QUESTIONS

Par des approches et des voies diverses, des hommes et des femmes essaient, séparément et ensemble, d'appréhender ce qu'on entend par *virilité*. Or, à l'évidence (et comme le figure notre *portrait accroché sur nos murs constitutifs*) on ne peut pas saisir la virilité sans décrire la constellation que structurent les trois concepts : *virilité*, *masculinité*, *féminité*. Pour comprendre la constellation, il faut décrypter les tracés qui viennent s'y surajouter : les représentations (aussi bien les images, la liturgie, la poésie, la publicité, le cinéma...), les pratiques sociales, les normes de valeur, les lois, tout ce qui affère à ces concepts. Et, encore, faut-il suivre ce tracé dans le croisement incessant de ses nombreuses récurrences, syllogismes, pétitions de principe, appels à une tradition d'auto-justification, pratique idéologique de marginalisation de l'opposant, etc. . . .

Sans prétention excessive, quelques clarifications élémentaires semblent indispensables :

*Virilité/masculinité*. Ces deux termes ne sont pas interchangeable (comme Henri-Jacques Stiker l'a vérifié au dictionnaire où bien des découvertes nous attendent encore). Si le terme de *masculinité*, qui existe depuis le XIII<sup>e</sup> s. et fut repris dans les usages du XVIII<sup>e</sup>, peut être considéré comme objectivement neutre, celui de *virilité* ne l'est pas. Contentons-nous dans un premier temps de constater qu'il englobe la masculinité et qu'il l'oriente en lui ajoutant une connotation essentielle : en effet, au-delà de la simple indication d'une différence physique entre les deux sexes, il traduit une appréciation résolument positive de cette différence. Ce qui a inévitablement pour corollaire une appréciation négative du féminin et, conséquemment, une minorisation des femmes. Du coup l'homme-vir se retrouve à la fois sans partenaire véritable (la femme pourra seulement «l'aider») et le maître incontesté du discours social et de l'organisation politique. Il est le sujet de l'andro-centrisme. La théologie classique en faisant siens ses éléments anthropologiques y ajoute une dimension déterminante : seul l'homme-vir est à l'image de Dieu (théomorphe) et Dieu est décrit à l'image de l'homme-homo qui est lui-même vir (Dieu est anthropomorphique androcentré. cf. citation de Kari Borresen).

*Féminisme et contestation de la virilité*. Personne ne l'ignore : ce qu'on peut appeler, pour faire bref, le *féminisme*, s'est développé autour de la contestation de ces privilèges de virilité ; critique théorique s'accompagnant d'un mouvement de conquête des droits et changement des mœurs au profit des femmes. Mais – et cela, par contre, on l'ignore volontiers – le féminisme n'en est pas resté à cette étape critique. Il porte et développe un projet global de transformation des rapports humains (et des rapports de l'humanité avec l'histoire, la thèse et l'antithèse nature/culture, avec la vie et la responsabilité de la vie, avec Dieu) qui intéresse évidemment toute la communauté humaine des sexes et des générations. On voit du reste que ces catégories-là, sexes et générations, recourent nécessairement d'autres catégories sociales comme celles des races et des classes dont les processus de minorisation et d'exploitation – l'esclavagisme sous toutes ses formes et le racisme – ont été reconnus (par l'ONU, entre autre) comme connexes au sexisme.

Notre groupe s'est toujours attaché à rappeler cette perspective et dimension humanitaire, donc communautaire, du féminisme (ce fut plus particulièrement le thème du n°11) et nous nous sommes affirmés *solidaires*, parce que chrétiens et chrétiennes, hommes et femmes, dans la critique comme dans l'espérance.

*Déplacement de la virilité vers la masculinité*. Ce déplacement suppose évidemment que le masculin peut se définir *en face* d'une partenaire dont l'égalité de dignité et de droit est reconnue (nouvelles législations, valeur reconnue comme Droit de l'Homme). Le déplacement s'opère grâce à cette dialectique, anthropologiquement nouvelle, que fonde l'égalité dans les différences, des partenaires masculins et féminins.

Certains hommes se sont toujours dits féministes et l'histoire des droits des femmes est émaillée de leurs interventions. Mais il y a mieux encore aujourd'hui où des hommes récusent *pour eux-mêmes* le modèle de *virilité*. Ils prennent la parole *en-deçà ou au-delà* de la parole féministe pour dénoncer personnellement «leur malaise viril» et refuser à leur propre compte ce qu'ils appellent «la virilité obligatoire». On voit par exemple, en France, à côté d'une Association pour la Dispari-

tion des Archétypes Masculins (Ah, merci cher ADAM qui sait enfin faire de l'esprit sur lui-même plutôt que sur Eve) naître des groupes *Pas Rôles d'Hommes* et une très bonne revue *Types, Paroles d'Hommes* (analysée plus loin). Et, dans de nombreux pays fonctionnent des groupes de conscientisation masculine comme autant de «mini-laboratoires pour une nouvelle identité d'hommes». (On n'évoquera pas ici, on l'aura compris, ces groupes de défense – parfois justifiée, souvent réactionnaire – des droits des hommes face aux nouvelles législations et aux cas de jurisprudence concernant le divorce, la garde des enfants, la pension, l'adoption, l'insémination, etc.). Sur toutes ces recherches, les ouvrages déjà abondent, témoignages, analyses ; les colloques s'y penchent. Les média de masse, pour leur part, ont vite perçu dans ces «nouveaux hommes» – qu'elles caractérisent encore plus symboliquement comme «nouveaux pères» – matière à information et sensation, autant, bien sûr, que filon publicitaire tout neuf à exploiter.

*L'objet du cahier inséparable de la méthode adoptée.* Le déplacement du viril vers le masculin fait très précisément l'objet de ce cahier. Il ne s'agit donc pas ici de définir exhaustivement la virilité, ni d'en mesurer les implications et applications dans des champs divers, ni d'exposer les nombreuses explications (qu'on s'obstine trop souvent à ne pas voir comme confluentes) sur ses origines.

Pour nous, c'est la nouvelle possibilité de dialogue entre femmes et hommes, partenaires égaux dans leurs différences – dialectique sexuelle fondant une anthropologie nouvelle (cf Constatant de l'ONU) – qui permet, en s'en distançant, de cerner l'archétype de virilité.

De là, la double méthode choisie : d'une part, inductive et expérimentale autant que descriptive et analytique, apportant des témoignages, des textes suggestifs, laissant parler les désirs et l'humour autant que la révolte pour ouvrir des pistes multiples qui montrent, sans les baliser, l'étendue des champs de transformations à entreprendre. D'autre part, se voulant résolument dialogale entre les sexes. En effet, si pendant longtemps la virilité s'est appréhendée elle-même comme un *en-soi* qui excluait la possibilité et la pertinence de la réciprocité féminine, il est grand temps de rompre avec cette violence et cette pauvreté. Donnons-nous donc, par des moyens divers, les conditions d'un *vrai débat* où masculin et féminin puissent s'affronter et se chercher ensemble, c'est-à-dire en dialectique, comme autant de raisons et plaisirs *d'être avec* (ceci n'excluant pas par ailleurs toutes les étapes et stratégies qui peuvent convenir à l'intérieur d'un des sexes).

*Questions à creuser et poursuivre ; connexions à dépister et analyser.* A tout moment, au hasard d'un témoignage ou d'une étude, on constate des liens de cause à effet ainsi que des rapports de causalité réciproque entre le concept de virilité et certains types d'organisation sociale ou politique ou théologique – par exemple le *patriarcat*, la *phallocratie*, l'*androcentrisme*. Et, le jeu des pratiques d'auto-légitimation aidant, ainsi que la prégnance des idées reçues lorsque les vérifient sans faille les pratiques sociales et, encore plus, l'organisation religieuse, on en vient vraiment à se demander qui des effets ou des causes est l'œuf ou la poule ! Si la virilité a induit et auto-légitimé un véritable système cohérent et qui se reproduit par lui-même, celui-ci demande à être dépisté dans tous les champs où il s'est établi, à la fois dans ses causes et dans ses effets, en même temps que dans ses connexions apparemment moins directes.

Les dimensions de ce cahier ne le permettent pas mais on aurait voulu pouvoir analyser les rapports de causalité réciproques, par exemple entre virilité et *misogynie* mais surtout entre virilité et *gynophobie* (crainte des femmes). De même l'étude qui s'impose entre virilité et *pornographie*, s'étant révélée trop dense est restée sur le chantier. Nous avons trop peu abordé aussi un des grands thèmes des études du *féminisme pacifiste* : virilité et *violence/armement/nucléarisme*. Enfin, la théologie, elle-même, demande de multiples études qui, tout en étant spécialisées en des disciplines diverses, acceptent des ruptures épistémologiques pour se confronter à d'autres données et d'autres méthodes. Il serait urgent d'étudier ainsi le rapport entre virilité et *nouveau droit canon*. Entre virilité et *conception + pratiques actuelles du magistère*, ainsi que *du ministère*. Entre virilité et interprétation de la *symbolique dite de l'Alliance*, dans sa double application : sacerdoce et conjugalité, etc. . . .

*Perspectives ouvertes.* On le voit, il s'agit autant de construire un autre rapport entre les sexes que d'aménager autrement que sur le modèle viril tout le champ social, politique, éthique, et religieux. En fait, si le rapport sexuel reste le paradigme des rapports sociaux et du rapport théologique de Dieu à l'Humain et de l'Humain à Dieu, un autre modèle que la virilité dans l'*androcentrisme* vient tout révolutionner. Se réjouir à la fois des différences et de l'égalité de l'autre c'est opposer à l'absurde fatalité réductrice et violente une autre raison de vivre. Au risque de toutes les incertitudes sur les différences – alors merveilleuses – de Dieu dans sa proximité. Enfin, si tant d'études restent à poursuivre, et tant de témoignages à écouter, on compte bien y revenir : masculin et féminin ensemble autrement. . . . virilité aussi dont on prévoit mal encore jusqu'où elle aura la vie dure !

# Les hommes entrent dans le jeu

Un des grands mérites du mouvement des femmes est d'avoir fait émerger à la conscience collective l'aspiration à une humanité nouvelle où hommes et femmes seraient des partenaires égaux dans leurs relations réciproques comme dans leurs rapports au monde et à la religion. Manifestement l'avènement de groupes et de sociétés basées sur un tel contrat social radicalement nouveau passe par l'élimination et l'éradication des sources de toute domination de la femme par l'homme. Après plus de quinze ans de «révolution féminine», on peut se demander où en est ce mouvement d'assainissement des rapports hommes-femmes au niveau individuel et collectif et quelles sont ses chances de réussite dans l'avenir ? Dans le cadre d'un numéro de «Femmes et Hommes dans l'Eglise» sur la virilité, cette question se précise et se modifie ainsi :

*Dans quelle mesure les revendications des femmes au cours des dernières années ont amené une transformation des structures de pouvoir dans l'Eglise et dans la société et une mutation «culturelle» des hommes, reliée à une remise en cause du type de masculinité qui est le leur aujourd'hui ou du moins, de certaines de ses manifestations ?*

Disons tout de suite qu'en aucune façon, il ne s'agit ici d'atténuer la différence sexuelle, de féminiser les hommes ou de viriliser les femmes. Les uns et les autres sont des sujets différents, autres. Précisons en outre que si notre problématique inclut les questions de statuts et de rôles dans les hiérarchies sociales, elle les dépasse. Ce ne sont ni plus ni moins que la perception de soi, celle d'autrui sexuellement différente et la capacité de concevoir et d'aménager ses relations intersexuelles sur de nouvelles bases qui sont en cause ici. Au fond, ce sont toute la personne et sa façon de vivre qui se trouvent impliquées.

Dans ce qui suit, nous traiterons des deux aspects de la question soulevée dans notre problématique : la dimension structurelle et la dimension culturelle. Celles-ci en effet sont interreliées. Si l'on veut que se modifient un peu

partout, dans les sociétés et les religions, les perceptions, les attitudes et les comportements dans le sens d'une véritable partenariat égalitaire, il est nécessaire qu'hommes et femmes se retrouvent dans des positions à peu près équivalentes à tous les niveaux des structures.

## I- Pouvoir des hommes et place des femmes dans les structures sociales

A ce niveau, il convient de distinguer deux plans : celui des discours et celui des réalités concrètes. Par discours, nous entendons ici tout énoncé oral ou écrit, allant de la simple conversation de salon aux textes législatifs et juridiques les plus raffinés. Manifestement, il devient de plus en plus difficile de tenir des propos sexistes au moins devant des auditoires mixtes : le mouvement des femmes a éveillé une sensibilité et une attention à cet égard. De même, quand on passe en revue les diverses lois et réglementations des organismes internationaux et des pays occidentaux sur les droits de la personne, on y constate de remarquables progrès de l'égalité des sexes. La principale ombre au tableau sur ce plan des discours vient des Eglises où, au-delà des grandes affirmations de principes sur l'égalité d'une femme éternelle, persistent encore, dans la plupart d'entre elles, de criantes discriminations structurelles à l'égard des femmes concrètes. C'est le cas en particulier de l'Eglise catholique où la seule voie d'accès aux véritables instances décisionnelles, le sacerdoce, est réservée exclusivement aux hommes baptisés dans cette Eglise.

Le relatif équilibre du paysage constaté dans le champ des discours s'évanouit quand on quitte ce terrain pour observer celui des faits. Bien des droits clairement affirmés oralement ou des textes sont loins de correspondre à des réalités : pensons seulement aux salaires gagnés par des femmes par rapport à ceux des hommes.

## Désolation

La désolation s'accroît quand on parcourt les organigrammes de beaucoup de groupes sociaux, économiques, politiques et religieux importants et qu'on y met en relation la place qu'y occupent les femmes et le rapport proportionnel qu'elles entretiennent avec les hommes à la base. Souvent elles sont absentes ou presque aux paliers décisionnels qui comptent alors qu'elles sont manifestement majoritaires dans les tâches d'exécution. Dans ces groupes, les femmes ne peuvent qu'indirectement ou occasionnellement participer aux décisions en influençant les hommes hors de véritables lieux décisionnels ou en assumant dans ceux-ci des suppléances officieuses temporaires et (ou) marginales.

L'effet le plus visible de cette discrimination sexuelle au niveau des structures concrètes est de soumettre les femmes au pouvoir des hommes dans des matières qui les touchent elles aussi autant que ces derniers. Un autre effet, plus difficilement identifiable celui-là, est de retarder l'instauration d'attitudes, de comportements, de rapports nouveaux entre hommes et femmes aptes à renouveler les perceptions, les représentations et les conduites en des matières, des modes d'être et de faire qui y gagneraient à intégrer l'apport des deux sexes. Non seulement les femmes mais les hommes et l'Humanité elle-même s'en trouvent appauvris.

Evidemment, on peut invoquer beaucoup de facteurs pour expliquer cette disparité des fonctions respectives des deux sexes dans les structures. Les hommes en particulier sont habiles pour accumuler les explications qui les disculpent : petit nombre de femmes compétentes dans le domaine concerné, manque d'intérêt de celles-ci pour les questions administratives et techniques, etc.

## Peur et insécurité

Un des facteurs les plus souvent mentionnés surtout par les femmes, est l'attachement de l'homme au pouvoir qu'il détient. Il est vrai qu'à peu près partout, le détenteur d'un pouvoir, quel qu'il soit, ne le lâche pas facilement. C'est une loi de la psychologie. Si quelqu'un veut partager un pouvoir déjà détenu par un autre, il lui faut le négocier ou le prendre. A notre avis cependant, il existe une autre raison du côté masculin pour expliquer cette faible avancée réelle des femmes dans les structures sociales après presque vingt ans de relance insistante et soutenue du mouvement des femmes. C'est l'insécurité et la peur que fait naître chez beaucoup d'hommes ce que représente et incarne la femme, c'est-à-dire l'approche vivante, existentielle et, pour cela peut-

être reliée aux valeurs fondamentales, sacrées, des êtres, des situations et du monde. Celle-ci en effet convie l'homme non seulement à une intégration de contenus nouveaux à l'intérieur de la logique masculine mais à une intégration de tout son être dans une logique nouvelle, car c'est d'une véritable logique, mais d'une logique autre, qu'il s'agit dans la féminité. Pour que progresse l'instauration d'un véritable partenariat égalitaire des femmes et des hommes dans les sociétés et les religions, il est nécessaire que les hommes fassent progressivement l'apprentissage du fonctionnement de cette autre logique que la leur, celle à laquelle ils sont habitués parce que la société les y a socialisés et à laquelle, dans bien des cas, ils ont contraint les femmes à fonctionner, avec ou sans leur complicité. C'est donc une transformation radicale du masculin qu'appelle l'émergence de l'authenticité du féminin consécutive à la prise de parole contemporaine des femmes sur leur être et leur vécu réels. Cette constatation nous amène à la deuxième dimension de notre problématique : où en sont la reconsidération et le réaménagement de la masculinité chez les hommes ?

## II- La remise en question du masculin chez les hommes

Il s'agit là d'un mouvement récent, plus récent que la relance du mouvement des femmes, du moins au Québec que nous connaissons mieux que d'autres pays. Les hommes mettent du temps à voir et surtout à se dire les implications profondes qu'entraîne sur eux le mouvement des femmes. Les manifestations collectives de cette remise en question sont encore peu nombreuses mais elles nous paraissent remplies de promesses. Pour nous en tenir toujours au milieu québécois, signalons l'apparition ici et là de quelques collectifs d'hommes pour réfléchir sur la condition masculine, la publication d'ouvrages aux titres significatifs comme *Chroniques masculines* de Marc Chabot (1981), *La certitude d'être mâles ?* écrit en collaboration sous la direction de Jean Basile (1980), et surtout, *La famille ou l'homme à délivrer du pouvoir* de Maurice Champagne-Gilbert (1980). Ce dernier volume entre autres mérite une mention spéciale à cause de l'important succès de librairie qu'il a remporté et de la large diffusion de ses thèmes majeurs dans les mass media et dans des conférences prononcées par son auteur. Cet ouvrage consiste en un fervent plaidoyer en faveur de la tendresse chez les hommes et pour un aménagement organisationnel et existentiel du couple, de la famille et de l'environnement socio-culturel, économique et politique de manière à favoriser la réinvention en profondeur des rôles masculins en liaison avec celle des rôles de la femme.



Ce mouvement de la réinvention du masculin est trop récent pour qu'il soit possible d'en décrire et d'en évaluer dès maintenant l'impact réel sur la réflexion et de l'action dans la recherche d'un partenariat égalitaire entre hommes et femmes au niveau des représentations, des attitudes et des comportements individuels et collectifs. En raison des promesses qu'il porte par rapport à ce dernier objectif, il convenait cependant d'en souligner l'émergence et les premiers fruits et d'inviter non seulement les hommes à y participer mais aussi les femmes, à le suivre de près et à y collaborer. S'il est vrai que, pendant un certain temps, les femmes peuvent avoir besoin de distanciation vis-à-vis des hommes pour se dire les pulsions profondes de leur féminité longtemps brimée, les hommes, eux, ont besoin de mise en présence et de confrontation avec cette logique autre des femmes, maintenant en voie de se manifester pleinement, pour repenser et réinventer leur masculinité dans une dialectique réciproque avec leurs compagnes.

### III- L'avenir du partenariat homme-femme

Au terme de ce rapide survol de l'état du partenariat homme-femme, comme idéologie (le mot idéologie pris dans son sens le plus objectif et le plus neutre, celui que lui donne la sociologie positive, à savoir un ensemble de propositions qui définissent une situation et orientent l'action en la justifiant) et comme réalité, on se trouve en présence d'un spectacle plutôt disparate et discontinu. Si l'on se réfère aux quatre étapes d'évolution d'un mouvement social identifiées par Jean Rémy, Liliane Voyé et Emile Servais dans leur ouvrage *Produire ou reproduire ? Une sociologie*

*de la vie quotidienne* (1978), les divers éléments de ce mouvement ne seraient pas actuellement au même stade de développement. Au niveau des discours, le mouvement serait assez avancé pour que ce ne soient plus ses tenants qui soient les déviants mais plutôt ses opposants. Cet aspect du mouvement serait parvenu au second degré de l'échelle Rémy-Voyé-Servais, celui où un mouvement social engendre des «effets de conscience» et commence à provoquer une «culpabilité collective». Par contre, au niveau des réalisations concrètes, il en serait à la première phase : celle où un mouvement est nettement minoritaire et constitue un facteur de «contre-culpabilisation», sinon active du moins passive, dans la société dominante. Enfin, la réinvention de la masculinité en vue de l'instauration d'une véritable égalité homme-femme, base d'un authentique partenariat vécu, n'en serait qu'à une phase antérieure au mouvement social, alors que les innovations sont les faits d'individus isolés, clairsemés et sont objets de curiosité.

Dans toutes ses composantes, le mouvement pour l'instauration d'un véritable partenariat égalitaire entre hommes et femmes a donc beaucoup de chemin à parcourir pour que le type d'organisation et d'aménagement de la vie individuelle et collective qu'il promeut devienne le mode commun, ordinaire, normal de l'existence humaine. C'est ici qu'il faut se rappeler que pour s'imposer et devenir efficace, une idéologie doit faire peur ou séduire. Comme le partenariat entre hommes et femmes ne saurait s'imposer par la force, il lui reste à séduire. Et pour séduire, n'a-t-il pas, comme toute idéologie, à convier ceux et celles qu'il sollicite à du nouveau, mais à un nouveau tel qu'ils et elles puissent encore s'y reconnaître et rejoindre leurs racines profondes, là où elles ont le plus de chances de trouver le bonheur ?

Jean-Paul Rouleau,  
Groupe de recherches en sciences de la religion,  
Université Laval, Québec, Canada.

Références : BASILE, Jean (éd.) *La certitude d'être mâles ?*, Montréal, 1980, Coll. Réflexions.  
CHABOT, Marc *Chroniques masculines*, Québec, Pantoutte, 1981, Coll. Indisciplines, 120 p.  
CHAMPAGNE-GILBERT, Maurice *La famille ou l'homme à délivrer du pouvoir*, Montréal, Leméac, 1980, 416 p.  
REMY, Jean, VOYE, Liliane, SERVAIS, Emile *Produire ou reproduire ? Une sociologie de la vie quotidienne*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière, 1978/1980, T. I et II, 384 et 350 p.

# Points de repère

«Le lien de causalité entre le rôle de la femme dans l'accouplement et tous les aspects de son être apparaît comme évident. L'homme pénètre et la femme est pénétrée : tout ici est dans cet actif-masculin et ce passif-féminin. En effet l'idée du rôle de domination et d'initiative du mâle dans l'union sexuelle est à la base, consciente ou non, de la plupart des affirmations de l'infériorité de la femme, ou tout au moins de sa vocation de soumission et de passivité. La femme est le milieu qui accueille et qui nourrit la semence humaine tout entière produite par l'homme : pendant des siècles on a cru qu'à cela se bornait son rôle dans la procréation. L'acte positif est du côté de l'homme, du mâle. La passivité, l'obscurité de la maturation du côté de la femelle. . . . Aujourd'hui où l'embryologie et la génétique montrent que la fécondité est la rencontre et l'association des cellules reproductrices mâle et femelle, et où l'idée même d'activité et de passivité à ce niveau perd tout sens déchiffirable puisqu'on se trouve dans la non-conscience absolue on va cependant jusqu'à déduire toute la psychologie masculine et féminine et toute la morale, de la répartition des rôles biologiques entre les ovules et les spermatozoïdes. Pour bien des esprits plus ou moins clairement, la femme est passivité et doit obéissance et respect à l'homme parce que son ovule est pénétré «passivement» par le spermatozoïde. C'est la version «scientifique» du vieil adage médiéval : «Propter solum ovarium mulier est quod est»

«Etre femme» de Yvonne Pellé-Douël, page 32

«Le fondement de la doctrine classique sur la relation entre la femme et l'homme se trouve dans le récit de la création (*Gn 1, 26-27, 2, 7, 18, 24*). Il importe de noter que les deux chapitres sont alors considérés comme un seul récit. Il n'est pas nécessaire d'être exégète pour percevoir que le premier texte dit clairement que l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu tandis que le second accorde la priorité à la création d'Adam. Dans l'interprétation judaïque tardive, *Gn 1, 26-27* est lu dans la perspective exprimée dans *Gn 2, 7* perçu comme conférant à Adam la primauté. La création d'Eve relatée en *Gn 2, 18-24* est interprétée dans le sens d'une relation hiérarchique entre les deux sexes : la femme est créée à partir de l'homme (dépendance matérielle) et pour l'homme (dépendance existentielle). Seul, l'être humain de sexe masculin est théomorphe, la femme ne l'est pas. Nous trouvons un exemple de cette exégèse rabbinique dans *1 Co 11, 7* : «Un homme, lui, n'a pas à se couvrir la tête, étant l'image et la gloire de Dieu. Mais la femme est la gloire de l'homme»

«La typologie patristique faisant du Christ le nouvel Adam et de l'Eglise la nouvelle Eve, typologie qui a ses racines bibliques (cf. *Os 2, 19-20 ; 2 Co 11, 2 ; Ep 5, 32*), nous fournit un exemple clé. La hiérarchie entre les sexes se trouve ici transposée de l'ordre de la création dans l'ordre du salut, puisque l'élément masculin représente le partenaire divin et l'élément féminin le partenaire humain. L'analogie se fonde sur la subordination, évidente dans un contexte patriarcal, de la femme à l'homme ; théocentrisme et androcentrisme sont mis en parallèle. La relation hiérarchique entre Adam et Eve, et par suite entre l'homme et la femme en général, sert à décrire la hiérarchie ontologique entre Dieu et la création. Sans l'*a priori* d'un état inférieur de la femme, le symbolisme se vide de sens.»

Kari Borresen, Femmes et hommes dans la création et dans l'Eglise,  
in Concilium 166, 1981.

«Il s'est produit une mutation fondamentale des rôles respectifs des deux sexes. Naguère encore sexuellement sollicitées et conditionnées à accepter leur fécondité, les femmes ont doublé leur pouvoir de fécondité d'une maîtrise de sa décision, qui peut s'exercer indépendamment ou à l'insu du partenaire masculin. Bien que lentes, les conséquences sont considérables : pouvant devenir «décidantes» de leur maternité, les femmes sont devenues «demandeuses» de sexualité. Les hommes sont conduits à vivre des attitudes pour eux très nouvelles : devenir des «demandeurs d'enfants», solliciter et convaincre : et être eux-mêmes sollicités sexuellement, mesurés à cette demande, éventuellement refusés. En même temps, les redistributions des rôles paternels et maternels dues à de multiples facteurs socio-économiques les contraignent à découvrir en leurs compagnes des mères différentes de leurs propres mères à eux, leur aménageant ainsi un nouveau rôle en tout état de cause. Les sentiments de culpabilité comme les types de stratégie ont sans doute changé de camp. Les hommes vont chercher un rééquilibrage des décisions et des pouvoirs.»

Evelyne Sullerot, Colloque sur les «Nouveaux Pères», Paris, Février 1981.



# Masculin ou viril ?

Paraître fort, partir loin du «foyer», porter les armes, se défendre contre l'émotion, manifester de l'autorité, être rude plutôt que tendre, représenter l'ordre et la raison, avoir le privilège d'être soldat, prêtre, politicien, avoir conscience d'être le sexe qui donne semence, prend l'initiative, organise, prévoit et doit, donc, être servi : voilà l'ambiance «virile» de mon éducation dans les années 30 et 40. Je serais téméraire de dire et présomptueux de penser que j'ai tout abandonné, dans mon comportement, de cette litanie de la virilité. Faut-il d'ailleurs renoncer à tous les traits évoqués, dès lors qu'ils ne seraient plus un privilège mais appartiendraient à l'un et l'autre sexe ? Certains aspects sont devenus archaïques par la force des événements. Mais qu'en est-il – au fond de ma mentalité – de l'expérience et de l'idée de la virilité ?

Sentant qu'il ne faut pas confondre virilité et masculinité, et que l'on ne me demande pas, à nouveau, un couplet sur féminin/masculin, j'ai fait le détour par une réflexion linguistique. Comme beaucoup, je me suis reporté au Petit Robert : 1. Ensemble des caractères physiques et sexuels de l'homme. 2. Aptitude à la génération, puissance sexuelle chez l'homme. 3. Caractère viril, énergie.

Le plus intéressant, dans cette consultation du dictionnaire, n'est pas la définition comme telle, mais les contraires, les antonymes, parmi lesquels figurent des qualités comme «impuissance, froideur», mais pas du tout «féminité» ou une quelconque notion des attributs sexuels de la femme. Donc virilité désigne l'ensemble du corps sexué et le «caractère psycho-moral» de l'homme. De l'autre côté, nous trouvons certes «féminin» ou «féminité», mais qui s'opposent beaucoup plus littéralement à masculin, masculinité ; ce qui est propre à la femme s'oppose à ce qui est propre à l'homme, dans la plus grande généralité. Virilité au contraire désigne les traits, principaux ou secondaires, de la sexualité, de la génitalité masculine. L'exact correspondant du mot virilité n'existe pas – ou alors toujours sous une forme péjorative et adjectivale simplement – qui est «efféminé». De même à l'adjectif «viril» ne correspond que «féminin», mais encore une fois féminin, au même titre que masculin, est beaucoup plus large. Il semble bien que virilité ait comme une solitude lexicale : le sexe féminin ne donne pas lieu à une «caractéristique» du même

ordre. On peut parler du masculin/féminin avec un grand parallélisme, mais non de virilité/féminité de la même façon. La virilité, dans le lexique qui concerne l'homme, contraste plus que tout autre mot par rapport au lexique du féminin.

## Brouiller les cartes

Revenons à l'expérience. La mienne est proche de ces dispositions de la langue française. Sur un premier niveau a existé un problème du masculin/féminin. Ma chance en cette affaire fut de rencontrer une femme «non-complémentaire», c'est-à-dire une femme qui n'était pas l'image inverse de moi-même et qui n'a pas joué ce rôle, attendu, de la féminité, c'est-à-dire de la non-masculinité !! Pour faire bouger un système si établi, il faut en effet que les deux parties le déjouent et se contrecarrent mutuellement. La fixité de la masculinité tient autant à la stabilité des réactions de la femme qu'au conservatisme intéressé de l'homme. Le mouvement est relatif : l'un ne peut pas se déplacer beaucoup sans le déplacement de l'autre. Nous nous sommes entendus pour que les cartes soient brouillées : de la vaisselle au travail intellectuel, en passant par les relations extérieures, il n'y a pas de répartition fixe des rôles et des images, bien que le passé étant ce qu'il est, on ne change pas d'«habitus» si facilement. Mais aujourd'hui, assez souvent et assez pacifiquement, nous avons échangé nos attributions réputées liées à notre sexe.

Mais cette chance est aussi un affrontement et il ne faut pas y être naïf. Changer ce rapport rigide entre la féminité et la virilité peut amener une situation pire. De même que la «libération» des mœurs et de la sexualité – pourtant nécessaire à la *racine* – nous a ramené des normes anti-normes aussi pesantes que les précédentes et a conduit un nombre imposant de gens à un malaise effrayant. A vouloir trop changer les images – surtout si l'autre ne l'entend pas de cette façon – c'est courir le risque de la rupture. J'ai vu beaucoup de couples s'y épuiser et y périr. Je ne prétends pas qu'il ne faille pas courir de risque, y compris celui du divorce : il existe parfois des évolutions impérieuses. Mais combien, à vouloir un changement trop intégral et à être trop exigeants, ont cassé une relation qui avait sa force et sa beauté, provoquant parfois régression et archaïsme.

## Obligation intérieure

Quand on déstabilise un système, sans offrir du même mouvement des voies de structuration nouvelle, on peut aller à une anarchie telle que la violence incontrôlée se déclenche, ou qu'une désespérance apparaît, appelant un jour ou l'autre la restauration d'un ordre encore plus ferme. Il en est des relations homme/femme comme de l'art. Kandinsky a vu, voici trois quarts de siècle, que l'art pour l'art est stérile et lassant, s'il est décoratif et ne jaillit plus d'une nouvelle nécessité «spirituelle». Subvertir le rapport homme/femme suppose une grande obligation intérieure, autrement c'est frôler le passe-temps onéreux.

Je me dois donc de faire part d'une autre face de mon expérience que celle, finalement heureuse, de la modification du masculin. Et c'est le problème de la virilité. Dans ma jeunesse je m'étais engagé dans une expérience ascétique. Bien m'en a pris, si j'ose dire après coup ! La masculinité, c'est tout ce qu'on nous a appris à être ou à faire devant, face à, la femme. Un certain contexte apparaît et voilà que l'on peut apprendre d'autres comportements. La virilité comprend aussi un aspect «dressage», je l'ai dit en débutant, mais c'est avant tout l'expérience de la puissance de son sexe. Je ne dis pas «le sexe puissant», car cela appartient à la masculinité culturelle ; je dis expérience de la puissance de son sexe, même une fois reconnue la puissance de l'autre sexe. La virilité est constitutive, comme l'expérience de pouvoir être matrice et ovulante. La virilité étant si radicale entraîne une «guerre des sexes». A mes yeux, la première étape du féminisme – pas encore achevée et non méprisable n'en déplaît à Ph. Sollers – a porté jusqu'alors sur le problème du masculin/féminin. Droits égaux, tâches et rôles mieux répartis, images à briser, ségrégation à proscrire, indépendance sexuelle de la femme... et quelques autres choses encore. Programme non encore réalisé, j'en conviens. Mais supposons cela acquis : nous nous retrouvons devant une différence sexuelle récurrente et devant une concurrence sans répit. Même si les formes variées de l'homosexualité, surtout féminines, sont venues

«brouiller les cartes», la rivalité quasi guerrière ne sera pas supprimée. Il faut trouver les moyens d'affirmation et de reconnaissance face à l'autre sexe.

## Tyrans et mantes

Si l'homme peut être tyran, esclavagiste et bêtement dominateur et vaniteux, la femme peut être, par bien des voies, une sorte de mante religieuse. Chaque sexe recèle un désir d'assimiler, de dévorer, d'anéantir l'autre. Le désir est mimétique, certes, ce qui veut dire aussi qu'il veut s'accaparer le désir de l'autre, c'est-à-dire faire disparaître l'autre. Il y a, dans mon expérience du rapport homme/femme – je ne dis pas dans mon expérience de l'amour, ce qui est encore autre chose ! – à la fois l'envie d'être l'unique – unique – et la nécessité de me *défendre* pour ne pas être aliéné. Et cela peut être d'autant plus fort que la femme choisie est plus «féministe», légitimement, je l'admets, ou que les femmes rencontrées sont moins disposées à la captation. C'est peut-être pour éloigner cet affrontement décisif que les conduites d'évitement se produisent, tels les gynécées et les soldatesques d'autrefois, telle peut-être l'étanchéité des homosexualités d'aujourd'hui.

Cette expérience de la virilité comme trait nécessaire, même s'il doit être mis-en-jeu, m'amène à une conception du rapport homme / femme, sur le registre de l'*alliance*. Dans le mariage ou non – ceci importe peu en un premier temps – qui dit alliance dit pacte pour combiner des éléments difficilement accordables. Toute alliance est sur fond de division et d'adversité virtuelle. Le mariage est une des formes d'alliance : pas un simple contrat comme l'a trop marqué une certaine tradition chrétienne, pas davantage un attrait amoureux supposé durer toute la vie, pas non plus un «échange» social permettant le fonctionnement du groupe. Une alliance : une rivalité surmontée parce qu'acceptée et lucide. L'alliance permet l'affirmation et endigue la submersion. L'alliance peut se rompre, certes, mais avons-nous autre chose pour réguler la terrible différence ?

H.J. Stiker

# Perdre pour trouver

Saisi par la rédaction de la demande d'écrire un témoignage sur les rapports hommes/femmes dans l'Eglise et dans la société, je m'en suis ouvert à un ami. De ce contact a surgi l'idée de susciter une table ronde. Deux hommes répondent à l'invitation : nous sommes quatre. La démarche innove dans la mesure où elle permet à quatre hommes de s'inscrire différemment, c'est-à-dire d'une façon collective et en partant de leurs situations d'hommes, dans la discussion ouverte par les féministes. Déjà au Québec, on retrouve un ou deux groupes d'hommes qui ont fait connaître leurs existences : le *Collectif masculin contre le sexisme* notamment. Mais je ne connais pas d'hommes qui feraient une démarche collective de conscientisation en dialectique avec le féminisme, tout en y conjugant leur foi et appartenance ecclésiale. Là comme ailleurs, les chrétiens (en retard et sans y participer) accuseront le changement global auquel nous convie le féminisme.

Quant à nos échanges à nous, précisons tout d'abord les lieux de nos prises de parole. Gilles, Georges et Guy répondent assez bien à l'image que l'on se fait du « militant » : autant par leurs lieux d'insertions dans l'institution ecclésiale, que par les causes sociales diverses qu'ils promeuvent et appuient, ils travaillent à un changement social par des pratiques dans les milieux concernés. Je renonce d'avance à leur coller une étiquette (une de plus !) : réformistes, de gauche, utopistes radicaux, peu m'importe, ce sont des marginaux par rapport aux oligarchies politiques et religieuses. Vivant en relation de couple, mariés pour tout dire, ayant des enfants, ils connaissent la vie conjugale et familiale. Pour ma part, je ne suis pas un « militant », selon l'acceptation courante, bien que je me perçoive comme un allié objectif des causes vécues par mes confrères : je me prépare à l'enseignement et à la recherche. Comme eux, je suis marié.

Cette précision sur nos statuts respectifs et nos options de vie, situe en grande partie les différents niveaux de langage, les axes privilégiés de nos pensées respectives et les limites obligées au-delà desquelles nos réflexions ne peuvent s'aventurer.

## Deux types d'arguments

Ainsi, dès le départ, ma présentation de type intellectuel, pour l'enrichissement de laquelle j'avais ajouté quelques citations, suscita certains malaises et entraîna mes amis à préciser les grilles qu'ils utiliseraient pour exprimer leurs idées. Georges ne se sent pas outillé pour creuser au niveau de l'exégèse et Guy a surtout posé le problème en termes de pouvoir et de stratégie. D'ailleurs, ce langage de militant fut utilisé presque uniquement pour faire l'analyse et le partage de nos compréhensions de la « lutte féministe ». Les premiers tours de table s'employèrent à se dire comment nous percevions le féminisme : en Eglise et dans la société, il n'y a pas de coupure dans nos pensées. J'avais fait une présentation du sujet la plus large possible, ce qui rendait prévisible une analyse « de l'extérieur » du courant féministe, en espérant dépasser cette étape d'analyse pour accéder à un niveau qui eut obligé chacun de nous à préciser le lieu personnel interrogé, dérangé ou attiré par le féminisme. Au fond, l'analyse peut agir comme un mécanisme inhibiteur, une sorte de défense face à une réponse suscitée et de plus en plus attendue par nos compagnes.

Il s'est tenu autour de cette table deux types d'arguments, repris indifféremment par chacun de nous, mais que Guy et Georges ont respectivement soutenus. D'une part, Guy se place sans ambages, avec une grille socio-politique, à un niveau stratégique, autant dans l'Eglise que dans la société. Pour lui, il faut situer la lutte des femmes dans un contexte de lutte pour le pouvoir. Il reproche d'ailleurs aux féministes de tergiverser sur le sujet : elles risquent de manquer le bateau. Chez les groupes d'opprimés dans lesquels il milite, il a trop souvent constaté la démobilité qu'entraîne la satisfaction d'une appartenance à un groupe, sentiment court-circuitant en quelque sorte les efforts nécessaires pour la poursuite et l'aboutissement de cette lutte. Tant que les femmes ne se convaincront pas de l'indispensable rapport de force, rien ne bougera. Par ailleurs, si

l'Eglise n'intègre pas le vécu libérateur des femmes, elle «implosera», exsangue. D'un point de vue stratégique et appliqué à l'Eglise, la lutte des femmes et la lutte des laïcs sont parties liées dans l'avènement d'une gestion plus démocratique des structures et de la vie ecclésiales. D'un point de vue politique, elles sont nos alliées : avec leurs approches collectives de faire communauté, de se réapproprier l'Ecriture, avec les options socio-politiques qu'elles défendent, les femmes croisent les chemins de l'avènement d'une société de type socialiste, plus démocratique, pour laquelle Guy travaille. Ultimement, les gains des femmes, dans les deux sociétés, sont les nôtres.

### Critiquer les virilités vécues

D'autre part, en réponse aux affirmations parfois anguleuses de son ami, Georges a développé une pensée qui, sans vouloir se substituer à la précédente, réalisa une double fonction : celle de raffiner et d'interroger la grille politique dans sa logique propre et de poser quelques jalons d'une réflexion plus philosophique, plus ontologique par le biais de laquelle j'ai cru voir nos propos quitter le terrain de l'analyse, utile mais froide, pour celui d'une critique de nos masculinités/virilités vécues. Gilles, par exemple, prolonge la pensée de Guy et situe le féminisme dans un mouvement de libération de tout ce qui aliène. Il rejoint les hommes en les invitant à se libérer des stéréotypes sexuels : Gilles semble avoir souffert d'une conception figée du rôle de «père». Georges réclame le droit de pleurer. Selon Gilles, la lutte pour le pouvoir est l'une des conséquences, mais non la seule, de la reconnaissance d'un statut égal à l'homme et des droits qui s'y rattachent.

Guy s'est fait dire que s'il y avait eu des femmes autour de la table, il se serait fait scalper à quelques reprises. En effet, sa présentation donnait à penser la lutte des femmes *comme* la lutte d'un autre groupe d'opprimés, comme s'il n'y avait rien de spécifique au féminisme. A certains moments, on aurait pu fermer les yeux et ne pas deviner de quelle lutte il s'agissait. Selon moi, les femmes ne sont pas des «marginiaux» comme les autres. Nous nous sommes posé la question de savoir comment être sympathique à cette cause, sans la récupérer, la ravalier à une lutte pour le pouvoir par exemple (nécessaire

certes, mais qui déborde ce cadre, ne s'y réduit pas). Pour Georges, il y a un risque à soutenir le point de vue stratégique, «ça les arrange, ça m'arrange», sans retomber dans un androcentrisme maquillé par une solidarité de gauche. Revenant d'un voyage en Amérique Latine, il fait une analogie convaincante. Il en va des hommes face au féminisme, un peu comme des prêtres en Amérique Latine face à l'Eglise populaire. Les prêtres, ceux en tout cas non sympathiques à la théologie de la libération, se plaçant au niveau de la connaissance, ne comprennent pas les revendications du peuple qui *vit* continuellement dans l'injustice, dans la coloration de laquelle il articule sa foi. Ou encore, il en va de la compréhension du féminisme à laquelle peuvent accéder les hommes, comme d'une salle qui réunirait autour de leurs tables respectives, un groupe de riches et un groupe de pauvres d'Amérique Latine : demandez-leur de définir la pauvreté... L'expérience quotidienne de la pauvreté donnera à la version des pauvres, non seulement une horizontalité et une verticalité, mais encore une profondeur qu'aucune lamentation de riche n'arrivera à «décrire».

Une question nous occupe encore : celle de savoir si la reconnaissance d'un statut de personne humaine pour les femmes peut s'opérer sans que nous ne perdions, d'une façon personnelle d'abord et d'une façon collective ensuite, les privilèges qu'une société encore patriarcale réserve à ses sujets mâles. Si j'avais entamé la soirée avec cette question : «Qu'avons-nous à perdre, nous les hommes, de la montée du féminisme dans nos églises et nos sociétés ?», que serait-il advenu de nos propos ? Si l'urgence fait l'occasion, force m'est de reconnaître que les hommes vivent de façon très confortable la situation faite aux femmes. Bien sûr, nous avons souligné l'importance de ne pas s'ingérer dans les débats féministes en tant qu'«hommes féministes». Mais est-ce une raison pour ne rien tenter de notre côté, en tant qu'hommes ?

Gilles a eu un mot trop court, riche d'évocations et de promesses de vie. Il situait le fondement de son appui aux luttes de femmes dans l'amour qu'il leur portait. Oui, si nous sommes capables de nous dire collectivement, entre hommes, que nous aimons les femmes, nos sœurs humaines, alors soudainement, il y aura des choses qui seront insoutenables.

Propos recueillis par Denis Thibault, Trois-Rivières (Québec)

\* Terme Québécois : Conversation informelle, à bâtons rompus, sans cadre précis. Souvent employé dans un sens sexiste pour désigner les propos des femmes, lorsqu'elles se retrouvent dans les cuisines ou entre elles, au téléphone, etc. . . .

# Religieuses africaines et canoniste européen

Qu'est-ce qui peut bien pousser un homme, à la fois blanc, prêtre et membre d'un institut missionnaire, à accepter d'aller travailler avec des femmes, à la fois noires et religieuses ?

*Le désir de poursuivre une épopée missionnaire ?* Evidemment sur un mode de présence plus acceptable pour aujourd'hui ! Etre appelé comme « expert » ça pose son homme, bien sûr. Et ça permet aussi d'exercer un pouvoir fort subtil. En des régions où, depuis l'indigénisation de l'épiscopat, les lieux habituels de la décision sont passés des mains « blanches » aux mains « noires ».

*Le désir de rattraper certaines bavures du passé ?* L'installation de la vie religieuse féminine africaine s'était faite en copie conforme aux modes européennes. Le Concile avait laissé entendre qu'il était grand temps de quitter les séquelles de la colonisation spirituelle. Et de susciter des formes originales d'une nouvelle vitalité religieuse.

*Le désir d'œuvrer à l'instauration de nouveaux rapports entre baptisés ?* Entre hommes et femmes. Entre blancs et noirs. Afin de créer un tissu ecclésial plus évangélique, plus catholique, davantage crédible humainement et spirituellement. Cela demanderait un réel partenariat. En fait, quelques-uns seulement dominent le débat : ceux qui bénéficient depuis toujours, outre leur « dignité » épiscopale ou presbytérale, du poids énorme de leur savoir et du droit ultime de décision.

## Une situation contrastée.

Avec toutes ces motivations mêlées en moi, et bien d'autres peut-être non conscientes, j'ai accepté depuis une quinzaine d'années d'aider des religieuses sénégalaises, guinéennes, gabonaises et congolaises. Dans l'espoir de les dégager d'un passé religieux trop fortement marqué par les usages occidentaux. Et dans l'espérance de susciter l'invention de nouveaux modes de vie davantage consonnants avec les appels évangéliques, tels qu'ils retentissent en ces diverses cultures africaines. L'on devine l'extrême diversité des situations personnelles. Et leur cortège de tensions, conflits, résistances et négociations. Il y a plus qu'une nuance entre ceux et celles formés sous l'égide de Mgr Marcel Lefebvre, et ceux et celles qui adhèrent sans restriction au « Manifeste du dialogue œcuménique de théologiens du tiers monde » (1976, Dar-es-Salaam). Avec un vaste centre aux mille facettes : ici on privilégie la piété,

là la générosité spirituelle, ailleurs le dévouement caritatif, ou encore l'engagement apostolique, voire l'action politique.

## Le poids des chefs

Un grand nombre de sociétés africaines traditionnelles fonctionnent sur le modèle patricarcal. La nette prédominance masculine écrase-t-elle les rôles féminins ? – Pas nécessairement. Ethnologues et juristes connaissent des sociétés dites *inégaies*, dont les membres ne sont pas toujours moins heureux que ceux des sociétés dites *égalitaires*. A condition, bien entendu, que les toujours fragiles équilibres de ces sociétés ne soient pas bouleversés par l'adjonction intempesitive d'apports étrangers et destructurants. Evidemment, lorsque les conditions de vie changent profondément, il importe que les anciens ne conservent pas toutes les rênes d'un pouvoir qu'il faudrait désormais répartir autrement. Sinon, l'oppression s'accroît vite. Et c'est le règne de ce que M. Michel Albert appelle « la loi des vieux mâles ».

Le clergé catholique s'accommode fort bien de la prépotence masculine traditionnelle. Elle double en effet le pouvoir coutumier des hommes par le pouvoir religieux. La société ecclésiale locale, si elle ne fonctionne pas directement selon le mode *patriarcal*, a tendance cependant à virer au *paternalisme*.

## Qui aidera à quoi ?

Dans la mesure où une présence canonique s'avère nécessaire pour la rédaction d'une Règle de vie (exigée par le Concile pour chaque congrégation religieuse), l'on pourrait souhaiter en toute logique qu'une Africaine assume cette responsabilité. A défaut de telles religieuses noires préparées à cette tâche, actuellement quasi introuvables, la suppléance pourrait être assurée par d'autres religieuses, ou encore par des prêtres africains. Vis-à-vis de ces derniers, j'ai relevé parfois quelques réticences, par exemple, lorsque des religieuses autochtones traitent des prêtres comme des frères, mais se voient, elles, considérées comme des filles mineures. Les rôles traditionnels ont la vie dure. Y compris en des situations modernes où les religieuses, elles, estiment que le temps des tutelles infantilisantes devrait être définitivement enterré. Habituelle-



ment cependant, les travaux menés en compagnie des prêtres et frères africains se déroulent fort bien, avec une simplicité d'échanges heureuse et fructueuse. «Ton parent est seul à te dire que ta bouche sent mauvais», dit le proverbe sénégalais ; certaines vérités difficiles à encaisser ne peuvent être entendues qu'entre proches.

### Travail délicat.

C'est bien connu : ceux qui bénéficient des inégalités ne sont jamais pressés d'accueillir le changement. Contraints, ils ne cèdent que pas à pas, disposant toujours d'une vaste panoplie de manœuvres de retardement. Mais, plus que jamais, la femme africaine prend conscience que la simple reconduction des situations établies véhicule des nuisances devenues insupportables. Il y a des ruptures indispensables. «Le serpent qui devient trop long se mord la queue», dit un proverbe zairois.

La souplesse, l'Africaine la connaît depuis toujours ! Elle seule, doublée d'un courage opiniâtre, lui permet d'atteindre à des résultats réels. Patientes et attentives, les religieuses africaines estiment que parfois j'ai du mal à bien les comprendre ou à percevoir le bien-fondé de leur point de vue. Alors, joue encore aisément cette

sorte d'obéissance révérentielle qui habite la femme africaine en général et la religieuse en particulier : elles se rallient à ma manière de voir. Quitte ensuite à agir à leur gré, le plus discrètement possible. En toute hypothèse, elles prennent de l'assurance, et ne gobent plus avec la même candeur les beaux discours cléricaux de toujours, les miens y compris.

Reconnaissons la grande difficulté à trier entre l'essentiel et l'accessoire, parmi toutes ces pratiques et activités qui marquent la vie religieuse féminine traditionnelle. Selon l'expression humoristique bien connue des Anglo-Saxons, comment ne pas jeter le bébé avec l'eau sale du bain ? Comment promouvoir les valeurs évangéliques authentiques, tout en les décantant de certaines superstructures d'importation ?

L'intellectuel occidental se figure naïvement que, les choses étant bien dites et bien écrites, l'essentiel est fait. Et il s'en va, fatigué mais modestement fier de sa réussite. S'il est rappelé quelques années plus tard pour participer au bilan, il risque de déchanter. Bien des affaires jugées importantes ont été royalement escamotées, voire trahies. Mais d'autres auxquelles on n'avait gère songé ont dressé de jeunes pousses, vigoureuses et originales.

Michel Legrain



«Tu n'as donc pas pu te débarrasser de tes agressivités au bureau aujourd'hui ?»

# Prêtre au féminin, masculin, pluriel

Les services d'un important magazine féminin m'envoyaient dernièrement une publicité au nom de Madame... «ce message, disait-on, contient le Portrait Nominatif interprété par le rayon laser d'un ordinateur. Ce portrait de femme électronique incorpore les lettres de votre nom et a été réalisé en un seul exemplaire.» J'apprenais aussi que j'étais au «nombre des femmes choisies pour découvrir le nouveau visage du magazine.» Seulement, voilà... je suis prêtre célibataire. Bel exemple d'une erreur venant d'un ordinateur commandé par des hommes : sur mon intervention, elle a été corrigée. Toutefois, transformé en «femme électronique», j'ai été amené à me demander quel homme étais-je réellement ? Parvenu à soixante ans, comment ai-je vécu la masculinité ? Quelle place a-t-elle tenu dans mes relations sociales avec les femmes ?

Pendant plusieurs années, j'ai été vicaire en paroisse ouvrière, «chargé plus spécialement des filles». Mes rapports avec les femmes furent marqués par de la supériorité, de la domination et de la force. A cette époque, un cantique au Christ-Roi commençait par trois verbes : «Parle, commande, règne...». Il y avait de ça dans ce que je faisais. Je parlais en chaire, dans des réunions de jeunes filles, de femmes et d'hommes mais c'était avec autorité. Il m'arrivait de commander, d'organiser, de contrôler, de superviser, de faire passer des vues personnelles. Lors des camps de vacances en montagne, j'étais le seul homme parmi des jeunes filles. Je me revois encore en tête de leur groupe au cours de randonnées dans les Alpes : image symbolique du rôle de guide dans l'existence que je remplissais, notamment par des conseils, la «direction spirituelle» ou «de conscience».

Mes attitudes avec les religieuses furent aussi marquées d'une sorte de supériorité quelque peu méprisante. A mes yeux, elles étaient les «bonnes sœurs», terme péjoratif qui cachait une conception stéréotypée et erronée des religieuses : une certaine étroitesse d'esprit, ayant des œillères, vivant à part, quelque peu arriérées... Que l'on me pardonne...

Aujourd'hui, certaines personnes, surtout des jeunes, seront sans doute étonnées de telles attitudes et conceptions. Quelle fût ma part de responsabilité ? Chacun est fille ou fils de sa famille bien sûr mais aussi de son éducation et de la formation reçue dans diverses institutions de la société. Appartenir à une couche, plutôt à une classe sociale, participer à une culture déterminée - c'est-à-dire tout un acquis humain - vous façonnent.

## Partenaires

Cependant tout n'était pas sombre autrefois et tout n'est pas parfait aujourd'hui dans mes relations : ce serait une vue simpliste. Mais j'ai la conviction d'avoir vécu et de vivre actuellement des rapports sociaux où chacun est le plus possible soi-même. Quelles circonstances ont favorisé une telle évolution ? Depuis plus de vingt ans, je participe à des recherches en sciences sociales des religions. Pendant des heures de travail, je rencontre des femmes partenaires à part égale : nous assumons un même statut et de mêmes rôles. Ne plus se trouver en situation officielle de supériorité mais être contredit, critiqué, commandé, contré par des femmes. Sentir des personnes embarquées comme vous dans des travaux où il faut avancer groupés, avec méthode et persévérance. Aboutir à une production commune où l'apport de chacune et de chacun se fond dans un ensemble, c'est formateur.

Par ailleurs, en étapes successives depuis quinze ans, s'est constituée une équipe de baptisés comprenant prêtres célibataires, prêtres mariés, leurs épouses et une religieuse. Différents par nos personnalités et nos responsabilités dans l'Eglise et ailleurs, la volonté de partager les ombres et les lumières de notre foi vécue nous rassemble. Chacun est membre à part égale sans avoir de statut officiel particulier. C'est un lieu de liberté et d'amitié, un lieu d'Eglise et de partage. Progressivement et difficilement les femmes ont pris une place, pas forcément leur place entière. Le langage des prêtres, leur passé commun, les personnes qu'ils connaissent, leurs préoccupations, bref leur culture, introduisent des difficultés pour communiquer avec les femmes. Les réactions et les interventions de celles-ci sont autant d'appels pour les prêtres - célibataires - à faire davantage attention à ce qu'elles sont.

Comme tout témoignage, celui-ci comporte des limites évidentes. Mais au delà de son aspect personnel et particulier, il revêt une signification générale. Comment devraient se redistribuer dans l'Eglise les statuts et les rôles des baptisés, femmes et hommes sans «ministère ordonné», religieuses, religieux, diacres et prêtres ? Quels nouveaux statuts et rôles - certains diraient «ministères» - faut-il créer ? Les statuts et les rôles de chacun et de tous sont indissociables. Agir sur ceux des uns, c'est modifier plus ou moins ceux des autres.

A. Z.

# Tootsie, ou le refus du sexisme

*Au fil de nos lectures, nous avons rencontré cette critique de «Tootsie», parue dans la revue «Relations» (Montréal). Le sujet du film autant que la pertinence de la critique – y compris les réflexions sur le sexisme où s'engage le chrétien – en font une pièce d'un intérêt certain à verser dans notre dossier.*

Si vous aimez rire. Si vous êtes sensible aux rapports entre les sexes. Si la crise et le climat social vous dépriment. . Courez voir *Tootsie*. Une bouffée d'air frais qui fera rire et qui alimentera votre réflexion. Ce film rivalise presque avec *E.T.*, comme succès commercial. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'approvisionnement de l'extraordinaire. Sauf que, dans le cas de *Tootsie*, l'autre ne vient pas d'ailleurs, il est ici, à l'intérieur même du personnage principal. Un homme, un macho même, qui entreprend, non pas de se travestir au sens habituel du terme avec ce que cela comporte d'hystérie et de rêve, mais de vivre en femme au raz du quotidien.

A première vue, on dirait un boulevard avec ses quiproquo et ses rebondissements. L'acteur Michael Dorsey (Dustin Hoffman), spécialiste dans les rôles de composition, a de la difficulté à se soumettre à ses réalisateurs. Il veut participer à la création de ses rôles, ce qui est mal vu dans le milieu. Si bien qu'on lui parie que personne ne voudra l'engager. Il entreprend alors de jouer son grand rôle. Il se fera passer pour Dorothy Michaels, une actrice pas trop jeune, et auditionnera pour le rôle d'Emily, une administratrice d'hôpital dans une série télévisée. Il n'est pas facile de vivre un triple personnage Michael/Dorothy/Emily sont confrontés à des situations difficiles (par exemple, l'acteur/médecin qui s'arrange toujours pour embrasser ses partenaires féminins). Michael s'en sort en modifiant la personnalité des femmes qu'il joue. Elles refusent de jouer le jeu et deviennent des modèles féministes. A certains moments cela devient insoutenable, comme ce soir où il se trouve, tour à tour, dans la situation ambiguë d'un amour lesbien avec sa jeune compagne de travail (il l'aime, mais elle ne sait pas qu'il est un homme) et où il reçoit tour à tour, les déclarations d'amour du père de cette dernière et d'un autre acteur. Cependant, le film ne prétend pas être féministe.

## Vivre une logique féminine

Pour sûr, Michael découvre ce qu'il en coûte d'être femme : en ce qui regarde les vêtements, les compromis (la jeune vedette de l'émission a une relation plus ou moins masochiste avec le réalisateur) et surtout le mépris à assumer. Il/elle doit se battre pour qu'on l'appelle par son prénom. Plus profondément, il s'agit d'un homme qui découvre qu'il est aussi capable de vivre dans une logique féminine. S'il ne sait pas quoi faire avec un bébé (les femmes doivent-elles le savoir ?), il découvre qu'il peut, peut-être, mieux vivre ses relations en femme qu'en homme. Ainsi, Michael aurait sans doute eu avec sa jeune collègue une relation similaire à celle du réalisateur. En Dorothy, il comprend et sympathise.

Quand on sait comment les acteurs hollywoodiens serrent leur personnalité et leurs personnages (l'image biographique de Burt Reynolds et de Clint Eastwood concide avec leurs personnages de film qui sont faits sur mesure), on doit souligner le courage de Dustin Hoffman, qui a eu l'idée du film. A la fin, au moment où, ayant repris son identité d'homme, il rencontre la jeune vedette qu'il aime, il s'entend dire : «Je m'ennuie de Tootsie» – «Mais je suis Tootsie, répond-il. Elle est en moi. . . et je n'ai jamais été meilleur homme qu'au moment où j'étais elle». Radicalité du refus du sexisme. Non seulement respecter l'autre mais se respecter soi-même jusqu'à reconnaître l'autre qui est en soi.

## Refus des stéréotypes

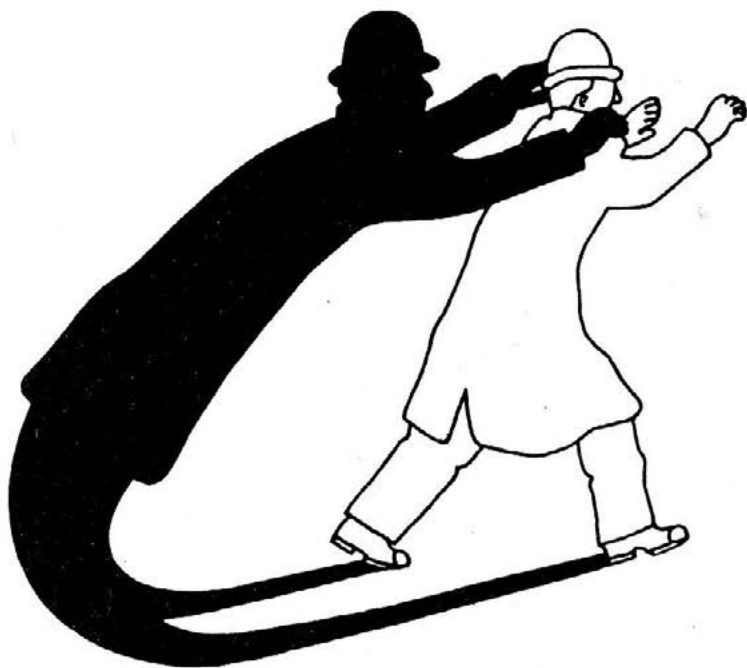
J'essaie de saisir les films de l'intérieur mais en même temps j'essaie toujours aussi de les lire dans une perspective religieuse ou de foi. A première vue, ce genre de film où les gens sont tout à fait sécularisés semble à mille lieues de la tradition catholique dans laquelle je m'inscris. L'Eglise-institution semble avoir autant de sensibilité aux

problèmes du sexisme que les tenants de l'apartheid en ont pour les droits des Noirs. Et le pape actuel a souvent l'air d'un jungien dur qui voudrait plier les sexes aux grands archétypes. Pourtant *Tootsie* m'interroge en tant que chrétien. Il rejoint peut-être des expériences plus ou moins explicitées et plus ou moins réussies, dans notre tradition, pour ce qui de vivre la sexualité mâle : la vie religieuse, par exemple. Plus profondément, dans sa problématique du refus des rôles stéréotypés, il rejoint peut-être saint Paul, sa phrase énigmatique, «En Jésus, il n'y a plus ni homme ni femme» (Gal 3, 28), et surtout la liberté qu'il revendiquait devant l'obligation de la circoncision. Certains psychanalystes disaient qu'en déca-

pant le gland, la circoncision marquait davantage la distinction des deux sexes. On peut sans doute aussi comprendre qu'elle était, sur le sexe de l'homme (et non sur celui de la femme), le signe de l'appartenance à Dieu.

La liberté devant la circoncision aurait alors son écho psychologique. L'humain est libéré du signe : Dieu ne privilégie aucun sexe. Comme Dieu était mouvance et refusait un nom, l'humain est libre. Libre devant la nature, non immédiatement déterminée par son corps, mais vouée au dialogue de la différence qui est au cœur même de son corps. «Homme et femme, il les créa» (Gn 1, 27). Question fascinante ! *Tootsie* est une bonne amorce pour tenter d'en discuter.

Michel-M. Campbell



# Du neuf chez les hommes

*«Nous ne savons plus où nous en sommes, nous les hommes. Le féminisme a pris naissance en dehors de nous, comme toutes les naissances, comme tous les enfants. Il y a du mystère et de l'inexplicable dans cet accouchement. Notre rôle a été obscur et nous avons tenté (consciemment ou non) de l'étouffer».*

*Crise d'identité virile, dit-on, oui mais ce n'est pas simple. Pas simple non plus, pour la féministe qui voudrait remplir comme il faut ici un rôle d'informatrice, de vous y emmener voir de plus près...*

Parmi les livres, chroniques, revues où des hommes donnent témoignage j'ai retenu d'abord un merveilleux petit livre du Canada, intelligent, poétique et bien écrit : triste et peut-être même désabusé (propos d'un philosophe sur l'amour ?) : Marc Chabot, *Chroniques masculines* (1) dont est empruntée la phrase citée en exergue.

Emmanuel Reynaud, dans *La Sainte Virilité* (2) prend moins le ton de la confiance que celui de l'étude et il enfourche vaillamment (à la féministe, dirais-je !) l'histoire de la loi des mâles, du patriarcat et des «erreurs phalliques», parmi lesquelles il place en tout premier l'enfermement de l'homme dans sa catégorie virile, cette coupure entre corps et esprit que celui-ci reproduit entre homme et femme et qui lui fait haïr son propre corps. C'est un livre riche malgré ses systématisations et ses outrances. Un livre triste aussi par son narcissisme certain. Pas de femmes, pas d'enfants, peu d'amis. Un livre – il faut bien l'avouer – que j'ai été découvrir (et que mes fils et amis ont apprécié aussi) après en avoir lu la stupéfiante critique d'un clerc, n'y voyant que «simplicisme, anarchie» et «le danger de la suppression des sexes, indifférenciation des corps et des désirs»...

Guido de Ridder, *Du côté des hommes à la recherche de nouveaux rapports avec les femmes* (3) livre le résultat d'une thèse de doctorat en psychologie. En sociologue, il essaie aussi de tracer la carte des nouveaux modes de vie par milieux socio-professionnels et propose un graphisme spirale de l'égalisation, avec des phases d'indifférenciation et de re-différenciation ! Ayant appartenu lui-même à des groupes d'hommes, depuis que «la démythification de la virilité par le féminisme» en a laissé «plus d'un ébranlé», il sait ce dont il parle lorsqu'il constate que les idéologies

de «la militance» se sont rencontrées avec «le déclencheur féministe» : «on a intégré quelque chose de neuf dans les années 70, c'est que changer les rapports sociaux ça passait par les changements de nos relations personnelles» (p. 115). L'étude s'appuie sur des interviews et sur les textes écrits par les hommes dans les bulletins «Pas Rôle d'Homme». Il donne un historique de la naissance des groupes d'hommes en France, parmi ces «antiphallocrates» qui firent merveille à la crèche de la Mutualité, en 1972, pendant que femmes et copines dénonçaient «tous les crimes commis contre les femmes».

Cinq numéros de la revue *Types Paroles d'hommes* (4) permettent d'approcher de plus près encore le vécu, les réflexions et études de ces groupes d'hommes. On sera impressionné d'emblée par la beauté graphique de ces productions. Alliée à la tenue littéraire, à la liberté créatrice de la langue autant qu'à celle, très intime, des récits, elle évoque bien la nouvelle expérience à la fois de se dire et d'être autrement qui fait l'art des publications féministes.

## Crise : de dominance et d'identité

«La crise de l'identité féminine a entraîné celle de l'identité masculine» dit Paul Henry Chombart de Lauwe, «et celle-ci est en fait une crise de dominance car toute conception du pouvoir se rattache, d'une manière ou d'une autre, à la conception de la dominance dans le couple et dans la famille» (10).

Si la dominance des hommes est remise en cause – soit par les autres, soit par eux-mêmes, soit par les deux – c'est en effet bien de leur identité qu'il s'agit : «Le plaisir des hommes, à ce

qu'on nous dit, c'est le Pouvoir ; c'est dominer les femmes et les hommes, le reste, la nature, la technique ; c'est : le Discours, les démonstrations spectaculaires de force, la maîtrise du monde autrement appelée Politique et tutti quanti. . . . ces images là, ces normes-là nous déplaisent (note 4, n°2/3, p.3). «On me répète qu'il y a derrière moi des siècles de répression masculine, on m'enjoint de lire l'histoire comme s'il s'agissait d'y voir l'écrasement de la moitié de l'humanité. Je devrais me culpabiliser pour tout ce mal, en vouloir à mon sexe, le haïr et même le bannir. Il m'arrive d'avoir mal, de ne pas me reconnaître, d'avoir honte mais nous y passons tous» (Note I, p.115). Mais la crise d'identité est plus complexe encore : l'homme qui se prive de la minorisation arbitraire de la femme et l'admet comme égale se trouve alors confronté à son privilège à elle de donner la vie, et à son manque à lui, rédhibitoire. Crise psychanalytique écrit Michel-M. Campbell dans un très bel article (5, p.27 ; on lira de lui par ailleurs dans le présent numéro la critique du film Tootsie) : en dénonçant le machisme on délivre l'homme du manicheïsme par lequel il avait refoulé sa peur du féminin en se mutilant lui-même, se coupant de ses enfants, de sa maison, de ses loisirs, des vraies relations, de son propre corps (thèse chère aussi à Emmanuel Reynaud et présente dans les récits biographiques de Types). Mais l'homme, durement renvoyé à lui-même (dans des conditions fréquentes de déstabilisation sociale ou familiale), retrouve l'origine d'une peur qu'il ne peut plus dévoyer en violence : «Peur de la mère dont on a toujours mal à s'en sortir. . . . Peur de la femme et de son corps autre. . . . Peur de mon propre corps qui transcende les modèles culturels de virilité que l'on impose et qui tiraille et clame (si je ne réussis pas à le faire taire) qu'il faudrait sans cesse redéfinir en moi-même les rapports du masculin et du féminin. Etonnement, scandale de la sexualité elle-même. . . . » (5, p.27). «Nous autres hommes, dira un psychanalyste, nous avons besoin de vous, beaucoup, parce que nous vivions d'expédients : vous conjuriez la mort à votre façon, vous procréiez. . . . Nous avons notre existence puisque vous étiez là pour être le miroir grossissant de ce que nous voulions être. Nous conjurons la mort, pas de façon réelle. . . . pas avec l'amour mais par le pouvoir et l'avoir. . . . (Dr Durandea, 6, p.13).

Fragile homme, il devra donc désormais s'accepter blessé de sexualité et traversé de mort. Fragile deux fois, de devoir apprendre à adopter l'enfant facé à la femme qui clame son superbe plaisir de mère et lui rappelle à lui sa blessure d'être né de mère. . . . Fragile de tout devoir remettre en question à la fois : ses manques, ses blessures, ses aveuglements, ses illusions (sur ses

possibilités de plaisir, par exemple, dont on lui signale qu'elles sont si insignifiantes, «monotone stéréotypie» face au «déferlement inouï», «aux transports sacrés» que connaît la femme (11) et jusqu'aux compensations qu'il se cherchait !

### Ce qu'ils récusent :

L'idéologie mâle d'abord : «le sport, la compétition, l'armée» (on fera de toi un homme, mon fils !) «. . . performance. . . ne pas relâcher la tension. . . rester maître de soi. . . contrôler les choses» ; «Je ne me reconnais pas dans la virilité militaire, sportive, dominatrice de rêve et d'imaginaire» (note 5, n°2/3, p.119). Et puis les effets de la violence, le viol, la pornographie, la prostitution.

Ils dénoncent la perversion des stéréotypes sexuels, dans leur rapport le plus intime au plaisir, à eux-mêmes et aux autres, les «Ne pleure pas», ou «Tu est laid mais tu penses, alors tu peux lui dire "Sois belle et tais toi"». «Toute cette nature masculine qu'on nous colle dessus comme une étiquette, ça me répugne» écrit Marc Chabot. «C'est une chose de constater la tristesse des hommes après l'amour, c'en est un autre d'essayer de la comprendre. D'où vient-elle, qu'est-ce qu'elle cache ? Pourquoi est-elle là ?» (1, p.113).

Et ce ne sont pas, bien sûr, les clichés de la publicité pour *Nouvel Homme* qui peut les arranger ! Ni le sport, ni «le corps de surfer dans une âme de manager», ni les nouveaux soins de beauté, dans le «cadre de virilité raffinée» qui coûte si cher. Il refuse de dominer, cet homme, et les moyens qu'on lui offre pour séduire et subjugué ne valent guère mieux. Ils sont rarement du reste à sa portée ! (4, n°2/3, p.50-54).

### Ce qu'ils revendiquent

Ni archétypes, ni contretypes, ni supertypes, disent-ils, ils veulent le droit à leur singularité de mecs, hors du pouvoir, de la culpabilité ou de la passivité. Et ils posent, malgré les contradictions, des solidarités nouvelles : entre eux – hétéro- ou homosexuels –, avec les femmes, leurs enfants ou les enfants des femmes. Et puis, ils réclament le droit à leur humour, leur rire et leurs errances dans «tout ce chemin qui va d'une crise de la virilité à l'affirmation d'une nouvelle masculinité». Ainsi parlent-ils de «brèche, d'espace social possible pour les hommes qui interrogent les modèles dominants et leur propre pesanteur» (4, n°1, éditorial).

Au fond, ils veulent survivre. A eux-mêmes d'abord (stéréotypes, enfermement, malaise, culpabilité. . . .). Au mépris ou inintérêt des femmes, cherchant en face d'elles altérité et parole : «Nous

n'avons pas non plus envie d'une indifférenciation mâle-femelle où viendrait se dissoudre l'autonomie que les femmes affirment et fondent par et dans leurs luttes, et qui nous cantonnerait du coup dans le vide de nos pouvoirs, nous assignerait la négation comme seul mode de vie autre» (4, n°1, p.67). Ils désirent un autre rapport à l'enfant que celui du père inaccessible et, s'ils s'interrogent sur «le désir physique de l'enfant, la contraception, les rapports à l'enfant, à sa mère ; rôles sociaux du père ; création, transcendance de sa propre mort ?» (4, n°1, p.67), s'ils se «défoncent au pouponnage», comme ils disent, pour chercher... eh bien, ils n'ont pas envie qu'on les accuse immédiatement de jouer aux super-pères (ibid.). Il revendiquent leur identité, qu'ils ne connaissent plus, mais recherchent, ne serait-ce que par l'espace libre d'une parole pour dire : «Nous sommes résolument, comme bien d'autres hommes, multiples, incertains, en mouvement. Des masculins pluriels qui ne veulent pas exprimer et se refusent aussi à se nier» (4, n°4, p.3).

### Entre hommes

Comment libère-t-on une conscience malheureuse autrement qu'en parlant avec qui a la même expérience que vous ? Ils ne copient pas les féministes ces hommes en choisissant des groupes de conscientisation par la parole. Ils font droit tout simplement à la même nécessité qu'ont connue les femmes : faire jouer à la parole collective du groupe minorisé non seulement le rôle d'un exutoire et d'une solidarité mais bien plus ; la lancer comme une fête qui témoigne de la nouvelle conscience heureuse du groupe. Leur parole, c'est encore leur identité de malaise, c'est encore leur refus, c'est une quantité foisonnante d'interrogations neuves, de retours en arrière pour des récits qui se répètent et n'en finissent plus, mais leur parole, c'est aussi déjà leur nouvelle identité. Se crée alors une alternance (dont témoignent presque tous les récits) de relance avec l'autre sexe – personnelle ou en groupe – et tout un jeu d'échanges, discussions, affrontements, etc. . . .

Moitié conviction, moitié défi, ils entendent découvrir un autre lien inter-males que la chasse ou la guerre et leurs substituts modernes chers à Lionel Tiger (12) et ils précisent que la revue *Types Paroles d'hommes*, qui «cherche à rassembler des hommes qui désirent ne plus être de «vrais hommes»... c'est l'anti-chambrière de caserne» (4, n°2/3, p.112). Ils veulent parvenir à parler entre eux sans rapport de concurrence.

Et puis, merde (comme ils disent en dernier argument !). Oui, ils connaissent la tentation «des petits groupes d'hommes, havre de sérénité dans

la remise en cause, contre les grandes troupes noires de la phallocratie et de la virilité agressive» (4, n°4, p.3) mais, justement, ils ont besoin de parler de tout cela pour y comprendre quelque chose, découvrant – et cela me paraît être l'expérience symbolique qui fait basculer sans retour leur concept de virilité – découvrant qu'ils peuvent à a fois se livrer sans honte et dialoguer sans compétition, et qu'ils éprouvent entre eux «de la compréhension et même de la tendresse».

Ils font leur auto-critique, osent dire leurs fantasmes, leurs rêves, leurs peurs. Ils font la fête. Ils s'ouvrent aux gestes de tendresse. Non, ça ne les rend pas homosexuels – si c'est ça qu'on veut savoir – : «je suis rassuré par les mêmes peurs des autres hommes du groupe face à l'homosexualité» dit celui-là, «j'ai découvert que le seul ennemi c'est moi et pas l'autre en tant qu'homosexuel...». «C'est tout un vécu qui change», dit celui-ci, «depuis quelques mois, je me sens devenir bisexuel... Je n'ai plus envie de déstabiliser l'autre.» (id. p.14)

### Rapports avec le féminisme

Le féminisme a évidemment déjà croisé la vie des hommes qui parlent aujourd'hui contre la virilité ; ils le connaissent d'expérience par leurs relations intimes avec les femmes, ils le connaissent comme théorie et pratique militante de changement social ; certains n'ont pas de difficultés à se dire féministes, dans la même logique qu'ils se réclament d'être anti-macho.

D'autres, cependant, d'accord sur cette base théorique se montrent blessés et excédés par des théories simplificatrices, voire des abus de pouvoir accusateur. Marc Chabot, par exemple, qui les récuse plusieurs fois dans son court ouvrage : «Je n'en peux plus de décoller les images qu'on me renvoie de ma condition. Je ne me reconnais pas. C'est clair. Je ne me retrouve pas. Comme toutes les femmes qui écrivent, j'ai parfois une folle envie de crier que je ne suis pas d'accord, que c'est trop facile. Ça craque quelque part en moi. Ça m'appelle. Ça me dit que je n'ai pas à souffrir de toute cette boue qu'on me lance. Ça m'écoeure cette violence qui monte dans les textes féministes. J'ai comme l'impression qu'on me tire, qu'on rit de l'effet que ça produit sur moi et les autres. Mais si c'est seulement de l'effet qu'on veut produire, alors je débarque. Je n'ai pas besoin de tout ce mal en moi pour comprendre le mal des autres. Je n'ai pas besoin de cette souffrance pour comprendre qu'il y a là aussi une soif immonde de pouvoir.» (1, p.14).

Mais là où cela ne va vraiment plus c'est lorsque «des féministes» leur opposent non seulement la méfiance, mais la moquerie, le non-

recevoir. La méfiance, ils connaissent et, à la rigueur trouveraient normal (*Paroles d'hommes* a publié lui-même une critique très sceptique sur les deux essais collectifs canadiens : *La certitude d'être mâle ?* (13)). Entre eux, ils s'introspectent assez souvent pour chercher leurs réactions dans les coins ; ils semblent ne pas se payer d'illusions non plus «sur la parenthèse qu'ils peuvent ouvrir dans la vie sociale, sans perspective militante et sans prosélytisme organisé» (4, n°2/3, p.103). Enfin, en ce qui concerne la revue *Types, Paroles d'hommes*, je dois dire avoir apprécié qu'elle se garde des «définitions proclamatoires et programmatiques du genre : voilà ce que sont et doivent être de *nouveaux hommes*» (id.).

Quand les féministes de «La revue d'en face» ont titré : *Les groupes d'hommes ne sont pas ce que quelques naïves imaginaient. De quoi veulent se punir les hommes ? Castration ou pouvoir. Ils ont beaucoup souffert, Nouveaux hommes, vieilles illusions.*, ils les ont trouvées injustes, aussi totalitaires que les phallos lorsque ceux-ci disent «toutes les mêmes, ces nanas...». Ça les a rendus tristes et probablement clairvoyants. Ils ont hasardé qu'il était plus facile, pour une féministe «de se réidentifier face à un phallo qui s'assume comme tel, qu'avec des hommes dont les contradictions sont pesantes à partager» (4, 2/3, p.102-111).

Non, ces groupes d'hommes ne sont *pas nombreux* (revue «Types» vendue à 2.000 ex. paraît-il, et c'est déjà bien...) mais de tels groupes et d'autres revues existent à l'étranger. Des rencontres internationales ont déjà eu lieu. Et l'attrait pour de nouveaux modèles «hommes» et «pères» est incontestablement un fait culturel que la télévision, le cinéma, et la publicité s'entendent très bien à orchestrer. J'avais acheté moi-même, pour en rendre compte ici, une très grande brassée d'illustrés divers : grande presse, illustrés de luxe, nouveaux mensuels «pour hommes», à côté des anciens comme *Lui* et *Playboy*, et presse dite «du cœur». Et je constate qu'entre la réaction pure et dure (relativement rare), la réaction simple (aménagement social), la récupération commerciale et la récupération romantique (là où tout finit par se diluer dans la relation individuelle inchangée de deux qui s'aiment) il y a encore un peu de place pour l'émergence certaine de nouveaux modèles de comportement, non seulement pour les femmes, c'est déjà dans les mœurs, mais plus nouvellement, pour les hommes.

Oui, les hommes qui remettent le modèle viril en question s'acceptent eux-mêmes en malaise. Seuls, ou en groupes, ils sont *personnellement fragilisés* (plus de questions de références, de relations difficiles à établir avec les autres hommes et, dans leur vie privée, avec les femmes)

## Bras de fer – ou tendresse

Homme ou femme, l'affrontement des réalités naturelles ou humaine, amène à se durcir le visage et les mœurs : pas de sentiments, on ne vous fait pas de cadeau. Il n'est pas jusqu'au Royaume des Cieux qui ne requiert violence. Le *Struggle for life* n'est pas loin de la loi de la jungle, ne nous évite pas de rudes affrontements : c'est la «concurrence sauvage», le rapport de force, le «bras de fer», l'incompréhension mutuelle, l'abus de pouvoir, la volonté de puissance, qui sévissent tous azimuts – sauf quelques havres de paix.

De par leur tempérament, bien des femmes s'y brèteraient : mais bien des hommes s'en passe-

raient et renonceraient à l'agressivité au bénéfice de la confiance, de l'harmonie, de la douceur, de la tendresse («bordel de merde, et la tendresse alors ?»). Bien des hommes aspirent à un monde nouveau, où chacun serait respecté et aurait sa place au soleil, un monde où la complémentarité serait de règle, sans avoir pour cela à manifester raideur ou agressivité. Mais cela ne serait possible que si pouvait cesser l'agressivité de l'environnement naturel, animal et humain – ou bien si quelqu'un d'autre nous en protégeait (sans nous le faire payer trop cher). Mais c'est là une utopie. Le monde tel qu'il est ne permet de protéger la sève qu'en formant des croutes.

Paul Abéla



et ils sont aussi socialement marginalisés puisque leur dynamique culturelle s'oppose aux systèmes de valeurs et pratiques en place. Ils sont également ressentis comme *conflictuels* par des groupes qui contestent pour leur propre compte le système en place (certains groupes féministes et d'autres formes de militance sociale).

Peu nombreux, fragiles, marginalisés... Et pourtant ce sont des *mutants symboliques*. Ils tiennent ouverts des espaces symboliques que d'autres investissent plus lentement et plus largement avec, c'est vrai, les dangers et ambiguïtés qui sont le lot de changements aussi *vivaux*.

On pourrait même espérer que ces recherches d'identité/prises de parole des hommes, loin de faire taire un féminisme qui n'a pas fini d'être utile et nécessaire, lui fournissent au contraire une interlocution valable, une chance de non-enfermement théorique par une dialectique d'existence, et même lui apportent ce défi de devoir lutter contre la tentation totalitaire que tout idéal (et, encore plus, idéologique) porte en lui.

Là où j'en reste vraiment sur ma faim (malgré la rencontre de Michel M. Campbell grâce à Tootsie) c'est lorsque je constate le peu d'intérêt manifesté par des hommes chrétiens. J'avance

volontiers l'hypothèse que cela tient à cette situation ecclésiale – devenue culturellement exceptionnelle – qui fait que les hommes chrétiens – et, en première ligne, les clercs – s'éprouvent et s'estiment liés organiquement aux structures de l'Eglise sexiste. Je suppose que celle-ci ne changera pas d'elle-même et que des hommes d'Eglise devront enfin, un jour, savoir très consciemment et de façon organisée le rôle de complices qu'on leur fait jouer (jusqu'à ce jour, la seule tentative nous vient des Etats-Unis avec *Priests for equality* dont nous comptons pouvoir donner des nouvelles bientôt).

Et le mot de la fin appartient à deux voix mâles. En présentant la revue *Types, Paroles d'hommes* dans *Le Monde* (24/9/81), Yves Florenine écrivait : «Des types qui revendiquent leur identité en tant que tels, leurs différences – y compris leurs manques avoués – et qui déclarent vouloir *perdre leur maîtrise obligatoire*... ce n'est pas un événement... c'est une révolution. Une nouvelle histoire d'homme». De Jonatan Breen, ce commentaire : «Tout laisse à penser que l'actuelle modification des rapports hommes-femmes n'est que le balbutiement d'une mutation plus profonde de l'avenir» (4. n°5, p.107).

M. Th. van Lunen Chenu

#### Bibliographie :

- (1) Marc CHABOT, *Chroniques masculines*, éd. Pantoutte, Québec, 1981, 118 p.
- (2) Emmanuel REYNAUD, *La Sainte Virilité*, éd. Syros, 1981, 158 p.
- (3) Guido DE RIDDER, *Du côté des hommes à la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*, éd. L'Harmattan, Paris 1982, 218 p.
- (4) Collectif, *Types Paroles d'hommes*, 5 numéros parus de janvier 81 à septembre 82. 20F n°1, 20F n°2/3, 33F n°4, id. n°5, à A.D.A.M. 59 rue de la Tombe Issoire, 75014 Paris.  
Numéros spéciaux de revues :
- (5) ECHANGES, *La condition masculine*, oct. 77, prix 10FF, Couvent Le Corbusier, BP 105, 69210 L'Arbresle.
- (6) DIALOGUE, *Le malaise masculin*, 1980, prix 32FF, Association Française des centres de consultation conjugale, A.F.C.C., 34 av. Reille, 75014 Paris.
- (7) *Un malaise masculin ?*, fév. 82, Nouvelles Feuilles Familiales, 27 rue du Congès, 1000 Bruxelles, 150 F.B.
- (8) Un bon classique : Georges FALCONNET et Nadine LEFAUCHEUR, *La fabrication des mâles*, Le Seuil 1975.
- (9) In *Psychologie*, juillet 77, *L'homme idéal moderne*, une enquête américaine sur la masculinité : 28.000 réponses analysées, de Carol Tavris (parue dans *Psychology to-day*).
- (10) Collectif, *Psychologie sociale du changement, vers de nouveaux espaces symboliques*, Chronique sociale, 7 rue du Plat 69002 Lyon, 1982.
- (11) P. BRUCKNER, A. FINKIELKRAUT, *Le nouveau désordre amoureux*, Seuil 1971, 315 p.
- (12) Lionel TIGER, *Entre hommes*, Laffont, 1971.
- (13) Collectif, *La certitude d'être mâle ?*, Jean Basile éd. Montréal 80.  
(Les recensions d'ouvrages canadiens ne nous sont malheureusement pas parvenues à temps)
- (14) Par exemple, dans un gentil roman de *Confidences*, 6-12 Mai 83, que vient troubler cette toute petite phrase en en dit trop long : «Une petite fleur de sang marquait la chemise d'Eve. Garry ressentait le triomphe du vainqueur et l'importance de celui qui initié», p.29.

# ENCOMBRANTE VIRILITE

*Un petit tour du côté des productions en milieu ecclésiale nous a convaincus de la pesanteur du modèle de virilité, même dans des groupes ouverts, dynamiques et conscients du problème des femmes. Alice Gombault en montre ici quelques exemples.*

## A- Congrès national des Vocations

«*Le vent souffle où il veut*», c'était là le thème du congrès tenu à Amiens en 1982 (\*). A plusieurs reprises, en effet, on peut se réjouir que ce souffle oblige à *prendre des chemins inattendus* ; ce qui fera envisager, par exemple, «*l'accueil d'ouvriers qu'on n'avait pas prévu*» (et qui pourraient bien être des ouvrières !). Hélas ! comment cet Esprit à l'œuvre dans les exposés ne se trouverait-il pas étranglé par la médiation uniquement masculine qu'on lui permet d'emprunter ? Les interventions, présentées comme celles de «*Maîtres et pasteurs*», consistent toutes en des exposés d'hommes s'adressant surtout à des hommes ; fait d'autant plus étonnant que l'on dénombrait 420 femmes sur les 860 participants au congrès !

L'écho des forums du même congrès (Tome 2) nous apporte, malgré la présence des femmes parmi les animatrices et les témoins, l'image traditionnelle de la femme vivant au foyer, «*très prise par ses enfants*», ou de la femme qui assiste et qui soigne, présente dans le monde de la santé. On ne se cache pas ce qu'une telle image induit du stéréotype masculin : l'homme à l'extérieur, assurant la subsistance de femmes et enfants ; assez distant pour ne pas devoir affaiblir son image de force au contact des faibles et des malades.

Ailleurs, silence ou ignorance : «des Droits de l'homme» ne parlent pas des droits de la femme, les «marginiaux» et les «jeunes» sont silencieux sur les problèmes propres aux femmes de ces catégories. Les «moines» écartent même les moniales. Pourtant cette physionomie trop masculine a pesé à certains(es) qui l'ont soulignée : (n° 301 T2 pp. 51-52)

«Dans le monde d'aujourd'hui une parole est faite par les femmes. Il ne faudrait pas que l'Eglise passe à côté de quelque chose d'important. . . . Certaines réalisations existent déjà. . . . où des femmes réfléchissent à leurs motivations pour prendre une place

active dans l'Eglise, . . . à leur situation par rapport aux prêtres qui ne reconnaissent pas toujours ce qu'elles font, ce qu'elles sont. . . . On a parlé du diaconat pour les femmes, ne serait-il pas vraiment possible d'y penser ? Trois personnes ont parlé de la prêtrise pour les femmes. . . . On a regretté que les religieuses se soient insuffisamment exprimées.» (Ces dernières étaient 300 !)

«Par contre, une femme mariée a mieux compris comment sa vocation était complémentaire des autres vocations. Contempler le mystère de Marie peut nous aider à mieux situer la vocation de la femme et sa place dans l'Eglise.»

Cette demi-page où l'on parle des femmes en tant que telles se clôture par une utilisation de Marie, présentée comme le modèle de la Femme (et non comme le modèle des croyants), qui permet effectivement de situer la femme dans le silence, l'effacement et dans une complémentarité non réciproque par rapport à l'homme. Situées de cette façon, les femmes ne risquent pas de déranger l'ordre établi - ordre masculin.

## B- Le diaconat

Nous revenons brièvement au tract que vient d'éditer le comité national du diaconat (Cf bulletin FHE n°12) intitulé «L'Eglise a aussi besoin de diacres». On y décèle le même mouvement qu'au Congrès d'Amiens : une ouverture «le diaconat, c'est l'affaire de tous» et une fermeture «Seuls les hommes seront ordonnés».

Comme le tract nous en informe, le diaconat permanent voudrait rappeler que l'Eglise doit être servante et pauvre ; et le diacre est là pour témoigner que, dans l'Eglise, il n'est pas de place pour la domination et le pouvoir. Or, qui vit réellement cela ? Il semble que ce soit les deux femmes de diacre dont nous est présenté le témoignage : pas l'ombre d'une contestation ou d'une revendication de pouvoir chez ces deux

femmes. L'une d'elles est même en quelque sort «*la servante du serviteur*», puisque, sans travail professionnel, elle se veut «disponible pour l'aider». Ce sont elles finalement qui symbolisent l'absence de pouvoir et l'esprit de service que leurs maris ont la mission de signifier. Or nul ne paraît s'en apercevoir : ni elles-mêmes, ni leur mari, ni l'Eglise, dont on sait qu'elle leur interdit en raison de leur sexe (Cf Droit Canon), de signifier officiellement quelque chose du Christ et de son Eglise, même quand elles s'acquittent de tâches diaconales à la satisfaction de tous. . . .

### C- Colloque «L'institution du magistère»

La troisième illustration de cette *encombrante virilité* est fourni par le programme du colloque «L'institution du magistère».\*\*

On cherche vainement une intervention féminine dans ce programme. Mais, fait plus grave : aucune des conférences ou communications ne fait droit de façon explicite à la question des femmes. Le lien entre magistère et masculinité semble toujours aller de soi et ne poser aucun problème, ni à l'histoire, ni aux sciences humaines, sociales et politiques, ni au droit, ni à la théologie. Comment une recherche qui se veut scientifique (et la qualité des intervenants la situe bien à ce niveau) n'est-elle pas frappée par cette anomalie, si ce n'est en raison de l'hypothèse posée dans le titre de cet article, à savoir une image de la virilité non critiquée, qui envahit tout le champ de la (bonne !) conscience ?

Ce colloque va probablement s'interroger sur l'efficacité et la réception du magistère près du peuple chrétien. Il ne peut ignorer plus longtemps que ce peuple est composé d'hommes mais aussi de femmes. Du reste, celles-ci, à force de se voir «oubliées» ont commencé, à leur tour, à «oublier» le magistère.

Nous avons vu à l'œuvre dans des lieux différents le poids d'une encombrante virilité. Sa persistance alliée à l'autre volet qu'est l'oubli des femmes n'est ni volontaire, ni délibéré. Et c'est bien là que réside la difficulté !

Quand des femmes s'expriment pour dénoncer ce poids (Cf Congrès national des vocations), on peut leur accorder quelque attention (une demi-page !) et valoriser certains arguments (la complémentarité ou le modèle marital) pour désamorcer un conflit qui risquerait de remettre en cause l'image de la virilité telle qu'elle habite nos mentalités et sur laquelle sont appuyées notre société et notre Eglise.

Quand, parfois, une prise de conscience se fait de la sujétion des femmes dans l'Eglise (face inverse du poids de la virilité), on constate que cette condition préliminaire, tout à fait indispensable à un rééquilibrage du féminin et du masculin, est aussi une condition insuffisante. Il reste à se donner les moyens concrets de se débarrasser des fausses images de la virilité. Elles empêchent les hommes et les femmes de gagner ensemble en humanité et les contraignent à se dépouiller mutuellement.

Alice Gombault

\* *Vocation* «Le vent souffle où il veut», 2 tomes n° 301, 106 rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07.

\* Recherches concertées de Sciences religieuses. Les Fontaines, Chantilly (Oise) 28-30 juin 1982.

# Une image qui fait message

*Le message est dans l'image. La célèbre thèse de Marshall McLuhan se vérifie parfaitement dans l'évocation de l'image virile du pape telle que nous la présentent les médias aujourd'hui. Des fidèles jusqu'au pape et du pape aux fidèles, grâce au profit qu'y trouvent les médias et qu'ils redistribuent sur chacun des deux acteurs (fidèles et pape), on peut affirmer que la virilité est un système qui se porte bien !*

Le message est beaucoup moins dans la parole que dans l'impression globale qu'il laisse sur les téléspectateurs : impression d'autant plus profonde qu'elle est aussi diffuse qu'immédiate. Le sujet télévisé n'a pas besoin de fournir quantité de renseignements sur ses propos. De toutes façons, ce que retiendra le téléspectateur sera bien autre chose, à savoir l'expérience de la personne qu'il a vue au petit écran : sa voix, son visage, une certaine façon d'être. Contrairement à la radio, la télévision a tendance à engager le spectateur au point que celui-ci expérimente lui-même ce qu'il voit beaucoup plus qu'il ne cherche à comprendre ce qu'il entend. En cela, se démontre précisément l'influence subtile, imperceptible mais extrêmement efficace du type de média en question.

Ces quelques propos au sujet de la télévision et de sa capacité à engager le téléspectateur dans un degré exceptionnel de participation à l'image transmise se confirment de plus en plus dans la pratique et ceci est parfaitement connu des agences de publicité. On peut se demander si c'est également connu du pape actuel ? De cet homme régulièrement télévisé en raison de sa fonction dans l'Eglise ainsi que – et peut-être surtout – de ses déplacements fréquents et spectaculaires à l'étranger.

Certains aujourd'hui s'interrogent sur la façon dont le pape prêche la Bonne Nouvelle aux hommes et aux femmes de notre époque. A la lumière de ce que l'on sait aujourd'hui sur le pouvoir qu'a l'image télévisée de détourner le contenu d'un message en faveur du messenger, on peut légitimement se demander si la parole que le Pape entend faire passer lors de ses nombreux

voyages est vraiment perçue. Comme le remarquait *Le Monde* après le voyage de Jean-Paul II en Espagne au mois de Novembre 1982... «sa présence, sa chaleur et son charisme indéniable d'acteur encouragent une image de l'Eglise-spectacle et d'une papauté personnalisée en contradiction évidente avec la théologie esquissée par Vatican II» (*Le Monde* 11 Nov. 82). Mais ceci donne matière à réfléchir ! S'il est vrai que la forêt des caméras braquées sur le pape chaque fois qu'il se déplace met en valeur beaucoup plus sa personne que le contenu de son message, il y a tout lieu d'être inquiet... On ne peut que se demander du reste dans quelle mesure l'Evangile a, pour être entendu, besoin de personnalités qui créent l'écran (qu'elles en soient ou non conscientes).

Au fond, qu'est ce que la télévision transmet d'un pape qui entreprend – même après un attentat qui faillit lui coûter la vie – des voyages exténuants (15 villes, 43 discours en 10 jours d'Espagne) ? Qu'est ce que la télévision donne à comprendre du style de gouvernement d'un pape qui – au détriment parfois de ce que l'épiscopat local aurait à témoigner – prend son bâton de pèlerin pour annoncer la Bonne Nouvelle en parcourant la planète ? Qu'est ce que la télévision fait entendre de la parole du pape adressée rapidement à toutes les couches de la population du pays d'accueil, depuis les haut-placés – généraux et dictateurs compris – jusqu'aux opprimés de la société en passant par les malades et les jeunes ? Oui, c'est bel et bien une image que nous transmet le petit écran : celle de l'homme fort, courageux, dont la manière de parler et d'agir

communiqué aux foules en délire l'impression d'une humanité débordante de confiance en soi. Les applaudissements frénétiques qui l'accompagnent (jusqu'à mort d'homme parfois...) ne peuvent que confirmer l'impression donnée d'un «one-man show» mené avec art et passion.

Grâce à la capacité de la télévision de synthétiser une multitude d'impressions disparates et ponctuelles en une seule image englobante, toute l'affectivité du spectacle converge vers la personne du pape. Actif, dynamique, il se présente

comme le champion de la paix, des droits de l'Homme et de la justice sociale. Il serait l'homme de la parole universelle qui entend présider aux destinées des peuples avec une inébranlable espérance. Celui qui, pour gouverner avec fermeté les Eglises locales, semble se considérer lui-même doué d'un pouvoir spirituel absolu.

Mais que penser d'un média qui accentue ainsi à outrance le caractère viril du messager l'emportant sur le sens de la Parole du *Serviteur* dont les Evangiles nous ont gardé l'image inoubliable ?

Donna Singles

## Jouons : Au creux et plein.

*Son statut, l'homme parvient à l'exprimer sans le dire vraiment... Il l'inscrit avec pudeur dans des décrets qui concernent les autres catégories. Ainsi, faut-il parfois sonder le creux pour retrouver la mesure du plein, le manque de l'un conduisant aux prérogatives de l'autre. Avec un tant soit peu d'exercice vous y deviendrez vite habile. Pour commencer, nous vous conseillons de vous exercer à ces exemples :*

«Quia mulier est in statu subjectionis» (Thomas d'Aquin)

«Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les consulter, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance».  
(J.J. Rousseau : «Emile»)

«Oui, femmes chrétiennes, l'avenir de la société civile et de la communauté ecclésiale attend beaucoup de votre sensibilité et de votre capacité de compréhension, de votre douceur, de votre persévérance, de votre générosité et de votre humilité, ces vertus si bien accordées à la psychologie féminine».  
Paul VI, devant le Comité pour l'Année Internationale de la Femme, 18-4-75.

«Pour nous, elle est dans la solitude de l'homme, l'apparition de sa compagne qui sait le don suprême de l'amour, la valeur de la collaboration et de l'aide, la force de la fidélité et de la diligence, l'héroïsme habituel du sacrifice».  
Paul VI, aux Juristes Italiens, 7-12-74.

«A la femme aussi l'immense royaume du silence»  
Paul VI, Dialogue avec Jean Guittou, éd. Fayard 1967.

## Sacrée Virilité

C'est dur, c'est fort, rapide et courageux, en un mot c'est viril. Et pourtant on ne peut pas vraiment dire que ça a du corps. Car le corps c'est féminin avec un dehors et un dedans, un dehors qui obsède le regard, un dedans qui obsède la pensée.

Le corps viril n'a pas de dedans, tout juste un dehors ; il est vécu à fleur de peau, à la lumière et au sec, bien loin du sombre et de l'humidité. Quand le dedans se donne à voir en sécrétant vers le dehors, c'est aussi redoutable que Dieu à en jurer d'un bon juron viril qui ne sied pas dans la bouche d'une femme. Les sécrétions au féminin, ça doit rester secret ; seul le viril est sacré.

Et cet homme de dehors adore un Dieu du dehors, aussi haut, aussi loin que possible comme le désir au masculin, un Dieu transcendant et viril à souhait.

Et pourtant, d'aucuns célèbrent un Dieu fait homme qui se donne à boire et à manger, qui du

dehors veut pénétrer le dedans. Mais l'Eglise, l'Eglise virile a beau croire qu'il est bon de se nourrir du corps et du sang de cet homme, elle ne distribue guère que le corps, le sec, le dur, le blanc. Le sang, le liquide, le rouge sont trop redoutables. Seuls en boiront quelques initiés, et blancs de préférence, blanc comme le pain, blanc comme la peau, clair comme la lumière, un sang du dehors, un sang bien pur que n'abreuve aucun sillon.

Le corps du Christ est pourtant bien un corps du dehors et du dedans. Du dehors car nous sommes en Lui, du dedans car Il est en nous. Lorsque l'Eglise devient vraiment le corps du Christ, un corps de chair et de sang, le royaume des cieux veut vraiment venir au dedans de nous. Virilité et féminité peuvent enfin s'épouser, plus rien n'est impur, plus rien n'est secret car tout est sacré.

Françoise Alexandre, Paris.

## Bâtons rompus avec une féministe sceptique

Très peu d'hommes se lancent dans une véritable introspection de leur virilité. Quelques auteurs à succès utilisent cette problématique pour faire croire qu'ils sont d'avant-garde, mais comme féministe je suis très critique face à ces «nouveaux hommes»... dont certains livres donnent l'exemple de la récupération plutôt que de la conversion. Tout en remettant en question les rôles sexuels, l'enrobage psychologique empêche les auteurs d'aller au cœur du problème qui est avant tout social et structurel. Et puis, ils disent moins bien et beaucoup plus tard ce que les femmes disent depuis 10 ou 15 ans. Leur conscientisation, en tout cas ne fait pas acte d'humilité devant toutes les femmes qui les ont précédés dans leurs recherches. A croire qu'ils ont tout inventé eux-mêmes ! Aucune référence aux multiples auteurs féminins qui leur ont ouvert le chemin. Ne crions pas trop vite victoire devant cette récupération triomphale d'auteurs-nouveaux-hommes à succès. Sont-ils de nouveaux hommes quand ils étouffent toutes les paroles de femmes sous le poids de leur autorité masculine ? Et ceux qui se prétendent préoccupés des problèmes des femmes et publient par ailleurs des ouvrages sur la situation actuelle ou l'avenir de la société et de l'Eglise où il n'y a pas un mot des femmes... Peut-être plus d'espoir chez les jeunes ? Je connais deux étudiants qui font des thèses avec des préoccupations féministes. Mais là encore, il me paraît que les hommes devraient d'abord réfléchir à leur condition masculine avant

de vouloir résoudre les problèmes des femmes... Le paternalisme, encore !

Décidément, je crains de passer pour une féministe enragée et de désservir la cause si je dis ce que je pense vraiment : je ne vois que la récupération... Peut-être une étape ? Peut-être que je ne connais pas les «vrais bons» ! Et puis, ce sont les hommes qui doivent en parler de leur virilité. Pas vrai ? J'essaie d'analyser mon blocage mais j'en reviens toujours au fait que je ne crois pas à leur désintéressement. Ils proclament leur nouvelle foi ? Mais c'est trop soudain ce revirement et surtout ce n'est pas exprimé à partir d'une souffrance existentielle comparable à celle des femmes. J'ai animé trois groupes de femmes cette année et leur souffrance n'a aucun équivalent chez les hommes. Nous cherchons à cerner des pistes de «réconciliation» entre femmes et hommes dans l'Eglise. Dans une équipe de femmes universitaires, il a été pratiquement impossible de parler de réconciliation, tant la division est vécue comme une plaie vive. Nous cherchons des pistes d'action mais la structure hiérarchique de l'Eglise empêche toute stratégie. Comment donc réussir à se faire entendre lorsque les postes de pouvoir sont liés à la virilité ? Je connais d'autres groupes et me réjouis de leur diversité d'orientation mais je note que tous partagent le même malaise à des intensités différentes en face de la structure ecclésiale.

EVE, Québec

## Sur la virilité : soupçons d'une femme

Chacun sait que l'association «femme-sexe-péché» est une constante de la pensée religieuse traditionnelle. Sexe féminin est identifié à impureté et culpabilité. Dès le récit de la Genèse, on voit Adam se dérober après la chute et accuser Eve pour mieux se disculper, vieux réflexe du bouc émissaire dont la femme fait les frais depuis l'aube des temps. Qui ne se souvient de la photo de Brigitte Bardot choisie pour incarner le Mal à l'exposition du Vatican dans les années 60 ?

Pourquoi ? On peut se poser la question. Quelle idée l'homme se fait-il en vérité de sa propre sexualité ? N'en a-t-il pas lui-même une bien vilaine image pour s'en voiler ainsi la face ? L'acte sexuel n'est-il pas assimilé parfois à l'acte d'uriner, de déféquer ? Est-ce que le sperme n'est pas considéré par l'homme lui-même comme une «souillure» ? Le fait que la femme en soit «salie» n'est-il pas à l'origine, d'une certaine façon de cette «impureté» dont il la gratifie ?

Il est permis de s'interroger. Malgré le grand intérêt que les hommes portent à leurs parties génitales jusqu'à les sacrifier dans la religion – (ne faut-il pas en être pourvues pour avoir droit au sacerdoce ?) – ne ressentent-ils pas l'éjaculation du sperme comme un besoin naturel, et la femme comme un «mal» nécessaire pour se débarrasser d'une production gênante ? Ainsi donc, honteux d'un tel désir sexuel qui les humilie en les faisant dépendre du sexe féminin, ne choisissent-ils pas d'accuser les femmes de les rendre vulnérables et charnels et de les entraîner au mal ? Ne vont-ils pas jusqu'à les mépriser de se faire souiller par eux ? En langage argotique, «se faire baiser» revêt un sens péjoratif tout-à-fait significatif.

Au fond, sont-ils si fiers que cela d'eux, ces

hommes qui se vantent de leurs exploits sexuels comme de hauts faits ? Je crains bien qu'ils n'en aient plutôt mauvaise conscience inavouable. En fait, les hommes n'assument pas leur condition d'êtres sexués, qui les contraignent à avoir besoin des femmes. Ils ne peuvent supporter cette dépendance. Dès le IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'auteur du récit biblique en a eu la révélation. N'a-t-il pas symbolisé le phallus sous la forme du serpent, ce beau-parleur qui va piéger Eve subrepticement et dont Adam se désolidarise ? Adam n'assume pas les agissements de son sexe et c'est Eve en personne qu'il charge de toute la responsabilité, allant jusqu'à incriminer Dieu lui-même : «C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné le fruit». En fait, qui a séduit l'autre ? Et de plus sournoisement !

Eve, elle, n'accable pas Adam, pas plus que les femmes n'accablent les hommes. C'est le «phallisme» qu'Eve dénonce, dupée par les propos fallacieux du serpent qui lui promet monts et merveilles si elle se plie à son projet sur elle. «Le serpent m'a trompée» dit-elle. C'est du sexisme, dissimulé sous un faux-fuyant, dont les femmes, à la suite d'Eve, ont à se plaindre. Ce comportement millénaire semble encore mal perçu en général, soigneusement entretenu est-il dans l'inconscient collectif. L'amélioration de la condition féminine ne commence-t-elle pas par la prise de conscience de cette irresponsabilité masculine inavouée ?

«Nous savons que nous sommes injustes avec vous» a-t-on pu dire à une femme dénonçant le sexisme dans une très sérieuse assemblée de psychanalystes, «mais nous n'aimons pas qu'on nous le rappelle». Si même les psychanalystes refusent de lire en eux, alors...

Claudie de Rauglaudre

### *Prière d'une femme chrétienne pour son mari*

Seigneur, c'est vous qui m'avez donné,  
dans l'époux auquel vous m'avez unie,  
un guide pour mon inexpérience,  
un protecteur pour ma faiblesse.  
Faites qu'après le soin de vous plaire,  
l'attachement à mon mari,  
le soin de le rendre heureux  
m'occupent toute entière.  
Faites que, par l'abnégation de ma volonté,  
la déférence à ses moindres désirs,  
je rende sa vie agréable et douce.

Amen

Ctesse de Flavigny, XIX<sup>e</sup> s.

# Les religieuses américaines : front contre l'injustice

«Network», mot anglais qui veut dire «réseau», est le nom approprié d'une association de religieuses américaines qui ont formé un «lobby», c'est-à-dire un groupe de pression dont le but est d'influencer les législateurs de voter des lois qu'il favorise. Phénomène typique de la vie politique américaine, un «lobby» utilise tous les moyens à sa disposition pour faire avancer sa cause : presse, radio, télévision, courrier, contacts personnels avec des législateurs, etc.

Le «lobby» des religieuses américaines, Network, exploite depuis 12 ans, tous ces moyens pour conscientiser et informer non seulement les parlementaires mais le grand public, sur toutes les formes d'injustice sociale qui règne dans le pays - y compris celle qui résulte de la politique américaine actuelle concernant les armes nucléaires. Network n'est pas l'œuvre de quelques religieuses «militantes» isolées qui auraient entrepris une lutte idéologique plus ou moins en rupture de ban. Bien au contraire, ce sont leurs congrégations elles-mêmes, dans la personne surtout de leurs responsables, qui ont pris l'initiative de cette action et qui la soutiennent financièrement et en personnel, - cela dans la conviction qu'il faut avoir recours aux moyens acceptés et acceptables dans la société contemporaine pour s'opposer aux systèmes oppressifs que cette même société secrète ou tolère.

Network ne prétend pas travailler seul. Il associe des laïcs à ses actions diverses, il participe également à des actions menées par d'autres groupes ayant le même but et favorise la formation des associations militantes à la base.

## Sur le terrain

L'une de ces dernières s'appelle «Groundwork» (travail à la base), fondée en 1976 pour lutter dans l'état de Michigan pour la justice et la paix. Avec l'aide la Conférence nationale de supérieures majeures (LCWR), Groundwork regroupe aujourd'hui treize congrégations religieuses établies dans le Michigan. Pour rendre aussi efficace que possible son travail de conscientisation, Ground-

work publie un journal du même nom. Les articles d'un numéro récent ont traité de sujets comme : les efforts des congrégations religieuses pour bloquer la production et le déploiement des missiles MX, la politique néo-colonialiste et explosive du président Reagan en Amérique centrale et un rapportage détaillé des activités d'Amnesty International.

Ce n'est pas seulement au Michigan que les religieuses américaines sont présentes sur le terrain dans la lutte pour la justice sociale. Ainsi s'est développé récemment, sous leur impulsion, une campagne de protestation contre la politique américaine en Amérique Centrale. Comme nous l'apprend la «Quixote Center Newsletter» de mars dernier, cette campagne a pris la forme, ces derniers mois, de veillées de prières, de démonstrations et même d'actions de désobéissance civile. En décembre dernier, 70 religieuses participaient à des veillées de prières sur les marches du Capitole de Washington. Lors d'un autre service de prières, dans la rotonde du Capitole cette fois, 11 des 22 sœurs présentes se sont fait arrêter. Devant la Maison Blanche 60 religieuses ont organisé en janvier dernier une veillée qui s'est prolongée durant toute la nuit pour protester contre la reprise de l'aide militaire au gouvernement du Salvador. Là aussi, des membres de la LCWR étaient présentes, se joignant à un groupe de religieuses de Washington.

Pour connaître davantage les efforts des religieuses américaines pour conscientiser et informer leurs compatriotes sur les formes de l'injustice et d'oppression qui existent à tous les échelons de la société, surtout au sommet, on peut lire l'article, «Les Sœurs aussi s'organisent», dans *Echanges/Notre combat*, janv. 1983, n°169, pp. 24-25. On peut également s'informer auprès des groupes en question en leur écrivant directement aux adresses suivantes :  
Network, 806, Rhone Island Avenue, N.E., Washington D.C. 20018.  
Groundwork, 11224 Kercheval, Detroit, Michigan, 48214.

Donna Singles



## INTERNATIONAL

## ASIE

## Les femmes font de la théologie

«A l'image de Dieu» est un nouveau journal théologique de Singapour écrit «du point de vue des femmes». Il a un comité éditorial composé de quatre personnes et se présente comme «un forum permettant aux femmes d'Asie de partager leurs réflexions théologiques». (CCA News).

## Rencontres féministes en 1983

Vancouver (Canada), du 24 juillet au 10 août. Parallèlement à la 6<sup>e</sup> Assemblée du Conseil Océanique des Eglises (COE) un lieu appelé «La source» sera ouvert qui accueillera déléguées et visiteuses. Conférence, librairie, liturgies, débats, on a déjà retenu des thèmes comme les femmes et le ministère, la spiritualité des femmes, les femmes pionnières de l'œcuménisme, les femmes d'autres croyances, etc. Renseignements : Vancouver Planning Committee World Council of Churches, 6050 Chancellor Boulevard, Vancouver V6T 1X3, Tel (604) 224-7513.

Agape (Italie), du 16 au 23 août, «camp féministe chrétien», suite aux travaux de l'an dernier. Réflexions sur le problème de séparatisme et de la fermeture croissante des espaces déjà conquis : fin d'une période de notre histoire ou tournant ? En italien, français, anglais, allemand, renseignements : Segrétaria di Agape, Centro Oecumenico, I-10060 Prati (To) Tel. 0039 121 84 15 14.

Bergen (Pays-Bas) du 28 août au 3 septembre, un colloque d'études pour celles qui sont engagées dans du travail d'éducation avec les femmes : émancipation féminine et féminisme. Ateliers sur femmes et pouvoir, femmes et paix, femmes et relations, sexualité, féminisme et religion, femmes et savoir, femmes et autonomie économique, etc... En anglais et peut-être traductions. Renseignements : Centre for adult education «De Haaf» P.O. Box 43, 1860 AA Bergen (P.B.), Tél : 31- (0) 2208-4141.

Chicago (Etats-Unis). Aux dernières nouvelles, annonce l'Autre Parole (Montréal), le «synode des femmes» se tiendra à Chicago, du 11 au 13 novembre 1983 sous le thème : *Women church speaks : from generation to Generation*. Contact : Maureen Reiff, 1307 South Wabash, Chicago, Ill. (On attend plus de détails qui paraîtront dans notre prochain numéro).

## Réseau International féministe contre le trafic et l'esclavage sexuel des femmes.

Des femmes de 24 pays représentant toutes les grandes régions qui se sont réunies à Rotterdam du 6 au 10 avril ont créé un réseau qui devrait permettre de développer la grande diversité d'interventions qui est nécessaire pour faire face aux dimensions multiples de l'esclavage sexuel des femmes. Leurs travaux communs leur ont permis de s'informer mutuellement sur ces violences sexuelles que subissent les femmes : qu'il s'agisse de prostitution forcée, de trafic de femmes, de tortures de prisonnières, de tourisme «sexuel», de bordels militaires, de mutilations sexuelles, ces pratiques ne font que démontrer le caractère général de l'oppression des femmes.

Le réseau jouit du soutien de «La tribune Internationale des femmes» et de ISIS-Center. Rapport de la rencontre disponible en fin 83 à *International Women's Tribune Center*, 305 East 46th Street, New-York, New-York 10017.

## FRANCE

## Une enquête : être chrétienne aujourd'hui.

Qu'implique le fait d'être chrétienne aujourd'hui ? A cette question, 49 % des françaises et 51 % des catholiques engagées dans l'Eglise ont répondu que c'était d'abord «aider ceux qui en ont besoin autour de soi» ; auquel s'ajoutent 16 % de celles (françaises ou catholiques, c'est pareil) qui pensent que c'est «s'engager dans des mouvements humanitaires ou pour les droits de l'Homme». Pour 10 % des françaises (pratiquantes ou non) et pour 55,4 % des femmes catholiques engagées c'est «vivre l'idéal de l'Evangile selon Jésus-Christ». Par contre, «aller régulièrement à la messe» ne retient l'attention que de 7 % des françaises et de 12 % des catholiques, et «donner une éducation religieuse à ses enfants» 26 à 28,5 %. Et elles ne sont que 7 % des françaises et 0,7 % des catholiques engagées à estimer qu'être chrétienne, c'est «respecter la morale de l'Eglise sur la sexualité» ! On le voit, les liens entre femmes et institution-Eglise sont beaucoup plus ténus qu'on ne l'aurait pensé et ce ne sont pas les 42,4 % des pratiquantes et les 40 % de françaises auxquelles «plaît le plus la personnalité de Jean-Paul II» qui arriveront à le faire oublier...

Comparer les réponses du tout venant des françaises et celles des femmes catholiques engagées se révèle encore très instructif : Si pour

6 % des françaises «ce qui déplaît le plus dans l'Eglise catholique est le peu de place réservée aux femmes dans l'Eglise», ce chiffre grimpe à 27 % chez les pratiquantes engagées : de même une «Eglise restée bourgeoise», si elle ne déplaît qu'à 15 % des françaises, déplaît à 24,8 % des catholiques engagées.

L'historien Jean Delumeau (auteur de «Le Christianisme va-t-il mourir ?» et «La grande peur en Occident») donne de ce sondage le commentaire suivant :

«Les constations qui me paraissent ressortir de ce sondage sont les suivantes :

«● Etre chrétienne signifie d'abord vivre une éthique évangélique au foyer et dans l'aide aux autres.

«● La prière, la foi, la transmission de la foi, notamment aux enfants, viennent globalement derrière le souci éthique, sauf chez les pratiquantes régulières.

«● Jean-Paul II est populaire. Mais en même temps, on récuse de façon importante ses prises de position sur la contraception et l'avortement.

«● Le refus des «prêtres politisés» dépasse de quelques points la réticence vis-à-vis de la doctrine officielle sur la contraception et le mariage. Mais on accepte assez volontiers des prêtres plus proches qu'autrefois de la vie des gens et l'engagement de l'Eglise en faveur des déshérités.»

Sondage réalisé par «Femmes Echo», supplément d'avril 1983 de l'illustré «Clair Foyer». Il est assuré chaque mois par des journalistes du journal défunt «L'écho de notre temps» qui fut longtemps l'organe de l'Action Catholique Générale des Femmes (ACGF). «Femmes Echo», 21 rue Faubourg St-Antoine, 75550 Paris Cedex 11.

#### **«Le coin du voile» des ex-religieuses.**

Il y aurait en France 8 à 10.000 ex-religieuses. Or elles n'ont pas obtenu des Supérieures religieuses le même droit à une *garantie de ressource* (31.500 F. pour 1983) que les évêques ont consenti aux ex-prêtres et religieux. Certaines d'entre elles, qui ont quitté leur congrégation après plus de 25 ans parfois, disent n'en avoir pas reçu d'aide financière. Elles dénoncent dans un tract intitulé «Le coin du voile» l'attitude des autorités religieuses qui veulent ignorer leur situation matérielle et qui, par la mise en place d'un système injuste, entendent «freiner les départs et donc la liberté qui doit être laissée à chacune d'orienter sa vie comme elle l'entend».

On s'adressera à la branche féminine de

l'Association pour une Retraite Convenable (APRC), 60 galerie de l'Arlequin, 38100 Grenoble.

#### **ANGLETERRE**

##### **Transformer les systèmes**

La théologienne américaine, Rosemary Reuther, estime que les divisions entre le mouvement féministe et l'Eglise sont beaucoup plus profondes en Angleterre qu'aux Etats-Unis. Elle a insisté, dans une conférence tenue à Londres en janvier dernier, sur le fait que la domination masculine des structures politiques, sociales et ecclésiastiques a des effets néfastes dans un double sens : le maintien des femmes dans l'ignorance, la dépendance, l'impuissance et le silence, ce qui entraîne d'autre part une déshumanisation chez les hommes.

La solution que propose Rosemary Reuther à cette situation destructive suit également deux lignes principales : d'une part, il ne faut pas que les femmes entrent dans les systèmes dominés par le pouvoir masculin, il faut plutôt faire tout pour transformer ces systèmes et convertir ceux qui les contrôlent. D'autre part, il faut situer la lutte des femmes dans le contexte plus large de la libération de la vie dans toutes ses formes : c'est l'Evangile lui-même qui annonce la libération des petits, des pauvres, de l'esclavage imposé à eux par les puissants de ce monde. C'est donc en raison de leur foi que les hommes et les femmes ensemble doivent adopter une «spiritualité militante» destinée à sauver non seulement l'humanité de sa propre méchanceté mais la terre elle-même des ravages de la domination des hommes.

(The Tablet, Londres, 22/1/1983)

#### **ALLEMAGNE FEDERALE**

##### **Responsabilités féminines**

Mgr Ernst Gutting, évêque auxiliaire de Speyer (Spire) a assigné à l'Eglise l'objectif de devenir un modèle de vie communautaire et de collaboration entre hommes et femmes comme partenaires, jouissant des mêmes droits. «L'Eglise catholique est une église de femmes dirigée par des hommes», a-t-il constaté, et c'est pour cette raison que les femmes devraient elles-mêmes d'abord et avant tout «prendre en main leurs propres affaires» (Publik-Forum, 18/2/1983).

**AUTRICHE**

**Femmes catholiques mobilisées**

Le rassemblement des catholiques (Katholikentag) d'Autriche qui aura lieu en août prochain, a incité le Mouvement des Femmes Catholiques d'Autriche à se mobiliser. Lors d'une réunion préparatoire, le Mouvement a demandé la création dans chaque diocèse d'une «commission Egalité des droits» habilitée à se prononcer sur chaque cas de violation de cette égalité qui lui serait soumis. De plus, les théologiens sont invités avec insistance à «poursuivre positivement» les études sur l'accès des femmes au sacerdoce. Un autre appel est lancé aux femmes catholiques pour qu'elles s'engagent massivement dans les services d'église qui leur sont ouverts. Il est demandé en outre que lors du Katholikentag le maximum de lectrices, de distributrices de la communion et de filles enfants de chœur participent aux célébrations et surtout à la messe pontificale prévue à Vienne. La théologienne Herlinde Pissarek-Hudelist a incité les femmes à ne pas quitter l'Eglise ; les femmes devraient plutôt faire l'expérience, dans l'Eglise, d'une nouvelle sororité, fixer elles-mêmes leurs compétences au lieu d'en laisser le soin aux évêques et aux prêtres. «Si, après tout, l'organisme fonctionne encore, il le doit très souvent aux femmes», a-t-elle dit. Commentaire de mgr Franz Jachym, coadjuteur de l'archevêque

et chargé des questions féminines : «Ce n'est pas à l'Eglise de changer, c'est aux hommes dans l'Eglise de le faire» (Publik-Forum, 18/2/1983).

**ETATS-UNIS**

**WOC réagit au nouveau Code**

Le mouvement américain WOC – Women's Ordination Conference ou Conférence pour l'Ordination des Femmes – a exprimé un jugement nuancé au sujet du nouveau Code de Droit Canon, publié en janvier dernier. D'une part, il approuve les dispositions envisageant «des responsabilités accrues et des possibilités élargies de ministères des femmes dans l'Eglise catholique» ainsi que «des efforts faits pour extirper les anciens canons qui présentent les femmes dans une position inférieure, dépendante et passive». Mais de l'autre, il affirme que «l'entière question de l'ordre et de la juridiction reste une très réelle difficulté». Constatant que le sacerdoce ordonné ainsi que «de nombreuses charges et ministères» restent interdits aux femmes, WOC «attend avec confiance que vienne le temps où les ministères ordonnés des femmes seront accueillis favorablement par notre hiérarchie». Il critique enfin l'imposition inattendue de limitations aux femmes laïques, basée non pas sur leur statut laïque mais uniquement sur leur sexe», les excluant de responsabilités qui sont ouvertes aux hommes laïcs. (Texte dans «Origins», 3/3/1983).



«Mlle Smith, l'équipe médicale n'est pas convaincue que votre vocation sacerdotale soit une raison suffisante pour pratiquer l'opération de changement de sexe.»

## La route de la réconciliation

Cette route qui nous change, ce chemin qui nous mène à une plus grande fraternité, à une réconciliation, non seulement entre hommes, mais entre hommes et femmes, on l'aura deviné, c'est le Christ. Mais le Christ relu attentivement à travers les Evangiles et non en répétant aveuglément, et peut-être souvent sans bien la comprendre, une tradition figée, qui ne répond plus toujours à nos questionnements.

Reconnaissons qu'il n'est pas facile de résumer un tel ouvrage écrit sous forme d'interview. La première partie est relative à *Notre Père* et nous ne pouvons nous empêcher de transcrire ici la formulation qu'il propose, encore qu'il faudrait pouvoir lire comment l'auteur la dégage du texte traditionnel : «Notre Père – Mystère de l'Amour – Qu'en cherchant à Te situer nous soyons les témoins de ta différence – Que Ta puissance de renouveau donne la pleine mesure de nos possibilités – Que ce qui fait notre terre soit empreint de la liberté de l'amour – Donne-nous aujourd'hui de quoi nourrir notre espérance – Communique-Toi dans les réconciliations tentées au sein de nos déchirements – Ne nous laisse pas transformer notre autonomie en égoïsme – Inspire-nous un courage d'être qui ne se laisse pas faciner par le mal – et que nous tenions à ce que nous demandons».

La deuxième partie traite de la *Puissance du salut* et de l'accueil, du sens des guérisons, tandis que nous trouvons en troisième partie des réflexions particulièrement perspicaces sur les femmes dans les Evangiles avant que ne soit envisagée la confession de Pierre et l'ambiguïté de son ministère. Une relecture des passages où sont mentionnées les femmes a fait découvrir à l'auteur – et le fait qu'il ait eu à guider des étudiantes dans leurs propres recherches n'y est pas étranger – qu'à travers des récits comme celui des femmes au tombeau ou celui de Marthe et Marie, par exemple, on pouvait, grâce à une étude des «modules» constituant ces récits, découvrir en filigrane quelque chose du rôle que les femmes ont rempli près de Jésus, comme auprès des premières communautés. Femmes qui «voient» (dans un sens apocalyptique) et qui parlent. Malgré le fait qu'elles n'ont pas été crues, il faut bien qu'elles aient parlé pour qu'on sache un peu de ce qui les concernait. Femmes qui «suivaient» et qui «servaient» termes qui indiquent, on le sait, la qualité des disciples, au même titre que les hommes.

Marthe et Marie, dans leurs différents rôles, sont pour Kowalski, des «figures» d'Eglise différentes communautés d'accueil, comme Marthe, communautés itinérantes ou missionnaires, après avoir été à l'écoute, comme Marie. Mais le rôle symbolique qui leur ait ainsi attribué «n'exclut pas du tout la possibilité, sinon la nécessité, que des personnes bien concrètes aient incarné ce rôle» (p. 199). D'où la conclusion de l'auteur sur ce point. Après avoir considéré que «c'est la pratique ecclésiale et sa transformation patiente par le sens de la foi de tous qui va produire peu à peu un droit nouveau», il souhaite «contribuer à cette tâche en rappelant la place que doit tenir dans la créativité spirituelle et le dialogue des églises la possibilité réelle à reconnaître aux femmes d'avoir un rôle représentatif, afin de personnaliser la dimension symbolique que l'Evangile (lui) semble leur reconnaître» (p. 204).

Comme le laisse deviner ce bref compte-rendu, il sera très enrichissant de lire cet ouvrage fertile en aperçus nouveaux et originaux.

Georges VIERUZ KOWALSKI, *La route qui nous change*, Ed. Cana, préface Xavier de Chalendar.

S.T.

Les Cahiers du GRIF (Abonnement à 5 numéros, 1000FB, 48 rue E. Bouillot, 1060 Bruxelles, Diffusion en France : *Alternative*, 36 rue des Bourdonnais, 75001 Paris.)

De 1973 à 1978, 24 cahiers du GRIF avaient forcé l'admiration par la pertinence des thèmes choisis, la qualité de la réflexion et de l'écriture, la liberté créatrice de l'entreprise. 1982, le GRIF reparait avec deux excellents cahiers n°25 *Cinéma, Regard, Violence* : Jutta Brückner et n°26, Mars 83 : *Jouir*. Tous les deux apportent à notre moulin des eaux vives longtemps soupçonnées de maléfices, craintes, détournées. Ce qu'on y dit de la jouissance et qu'on y dénonce de la pornographie marque bien le déplacement de la virilité vers un autre masculin-féminin. Eugène Weber en parlera dans un prochain bulletin, ainsi que d'autres ouvrages récents où les femmes ont pris la parole.

Mme M.-J. IMBAULT-HUART *Exploration des relations homme-femme à travers dix siècles d'histoire de l'accouchement*, dans «Dialogue», N°68, pp 85-103, revue de l'Association Française des Centres de Conseil Conjugal (A.F.C.C.C.), 34 av Reille, 75014 Paris.

Un article bien documenté et qui ne laisse pas notre sujet indifférent, on s'en doute. On ne peut en livrer ici, hélas que la conclusion :

«Parce qu'elle concernait les femmes, l'obstétrique est restée jusqu'à nos jours une discipline dédaignée et considérée comme mineure. La phrase de Linné «Je n'entreprendrai pas ici la description des organes féminins car ils sont abominables», placée en tête de son *Histoire naturelle*, exprime une réalité vécue pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Mais ce que notre époque amorce, peut-être l'an 2000 l'épanouira-t-il, c'est-à-dire la réconciliation de la science la plus sophistiquée avec le vécu le plus sensible. Pour la première fois dans l'histoire, les femmes parlent et ont accès au savoir.

Dépossédés de leur pouvoir et de leur privilèges, dans ce domaine, les hommes se mettent à réfléchir sur ce qui leur échappe et redécouvrent avec des yeux neufs ce miracle quotidien : la naissance. Souhaitons qu'homme et femme le vivent ensemble dans la réconciliation.»

Jacqueline KELEN, *Un amour infini, Marie-Madeleine prostituée sacrée*, Albin-Michel 1982.

Puisant aux sources de l'Ancien, du Nouveau Testament et des Gnostiques, *Un amour infini* approche pourtant d'une manière neuve le personnage de Marie-Madeleine. Ce sera en partie grâce à une double écriture : le récit biblique alterne avec la parole italique de Marie-Madeleine. C'est donc celle-ci qui, échappant aux présentations de ses contemporains ou de leurs successeurs, s'exprime elle-même sur sa vie et sa relation au Christ. Dès leur première rencontre, Marie-Madeleine libre et somptueuse, choisira d'être celle «qui ne possède rien et qui est l'air du voyage». Ardente à vivre, allergique à la tiédeur, elle crie : «Je veux tout. Le Royaume, le Salut, la Lumière qui ne se rompt pas». Symbole, elle incarne l'éclatement de nos frilosités et de nos ghettos.

On ne sort pas indemne de ce livre superbe où la poésie joue la partition essentielle : «L'amour est subversif comme la foi, comme la poésie avec lesquelles il se confond» dira encore Marie-Madeleine... Dès le titre, ne faut-il pas se mettre en chemin ?

E.G.



Signalons aussi :

**RADFORD RUETHER** *Rosemary Sexism and Gold Talk : Toward a Feminist Theology* (Beacon Press, 285 pp. US doll. 13,50). Livre qui propose dans son premier chapitre, une méthodologie pour une théologie féministe, en s'efforçant de dépasser les nombreuses tentatives en ce sens mais qui en sont restées à l'état d'approches plus ou moins fragmentaires au lieu de développer une structuration propre à embrasser le champ théologique dans son ensemble. Méthodologie jugée très intéressante dans un article de Nancy C. Ring dans «America» (9 avril 1983), beaucoup plus que sa mise en œuvre dans la suite du même livre, à laquelle est reproché son manque de rigueur et sa sollicitation des sources.

**MAITLAND, Sara** *A Map of the New Country : Women and Christianity* (Londres, Routledge and Kegan Paul, relié L.St 9.95 broché L.St.4.95).

Ouvrage qui, bien que d'abord livrant le récit d'un itinéraire personnel dans le champ de l'expérience féminine du christianisme, offre d'après une critique parue dans «The Tablet» (19/2/83, Londres) nombre d'observations et de réflexions qui mériteraient de retenir l'attention. Selon l'auteur, la vocation première des femmes chrétiennes est aujourd'hui de puiser dans leurs facultés spécifiques de prophétiser et de témoigner. C'est là, à son avis, pour elles une réelle alternative aux efforts se concentrant sur l'accès aux différents ministères et autres fonctions dans le christianisme institutionnel actuel, autrement dit sur une «cooptation dans la caste cléricale»; le refus de l'ordination des femmes devrait être vu comme un «signe de la blessure de la désunion

entre chrétiens» et comme une «source d'énergie pour guérir cette blessure».

**HEWITT SUCHOCKI, Marjorie** *God Christ Church : A Practical Guide to Process Theology* (New York, Crossroad, 1982, xii + 227 pp. US doll 9,95) tente une synthèse entre la théologie féministe et la théologie «du Process».

**COLLECTIF**, *Terre des femmes, - Panorama des femmes dans le monde*, (Paris, La Découverte/Maspéro 1982, 448 pp. relié 79FF. Au Canada : Boréal Express, Montréal)

C'est une première, paraît-il, que ce *Quid*, répertoire d'un nouveau genre où 89 femmes auteurs décrivent «des faits nouveaux, des statistiques inédites, des études approfondies» sur 165 pays du monde. Première intéressante en tout cas pour notre champ de réflexion et d'information : l'ouvrage ouvre par 13 pages consacrées à femmes et religions dans le chapitre *Questions de femmes*. On y trouve trois bons articles d'information : *La femme dans le judaïsme, les femmes et les églises chrétiennes* (une synopsis particulièrement réussie dû à Denise Peeters, de Bruxelles) et *l'Islam et les femmes*. Je remarque que ces trois études sont sans aucune ambiguïté parfaitement critiques sur le sexisme des églises, reconnu comme religieusement injustifiable et analysé comme découlant d'une interprétation masculine parfaitement orientée. Que l'on puisse, sur base d'une analyse objective, dénoncer le sexisme des trois grandes religions monothéistes patriarcales est devenu un fait de société.

M.Th. L.C.

Les notes de lecture ont été rédigées par Eliane Gerhardt, M. Th. van Lunen Chenu, Suzanne Tunc.

# FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Église ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Église hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...».

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Église.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistance d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexions et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Église dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Évangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...).

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Église et a présenté des travaux lors des synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Église du Christ.

**S**OIS loué pour ne pas m'avoir fait païen ! Sois loué pour ne pas m'avoir fait femme ! Sois loué pour ne pas m'avoir fait ignorant ! **Prière quotidienne juive**/ Je veux cependant que vous le sachiez : le chef de tout homme, c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme ; et le chef du Christ, c'est Dieu **St Paul, 1 Co 11, 3**/ L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et le reflet de Dieu ; quant à la femme, elle est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme, en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme mais la femme pour l'homme **St Paul, 1 Co 11, 7-10**/ Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle se tienne tranquille. C'est Adam, en effet, qui fut formé le premier, Eve ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression **St Paul, 1 Tm, 2, 12-15**/ Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur ; parce que l'homme est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Eglise **St Paul, Eph, 5, 23**/ Si l'homme est la tête de la femme, il n'est pas convenable que le reste du corps domine la tête. . . . Si en effet l'homme, la tête de la femme, est promu au sacerdoce, il est contraire à la justice de détruire l'ordre du Créateur et de conférer au membre inférieur le privilège accordé à l'homme **Constitutions apostoliques, 4<sup>e</sup> siècle**/ Dès qu'il s'agit d'aussi importantes fonctions que celles du gouvernement et de la direction des âmes, les femmes en sont exclues, et un petit nombre d'hommes seulement y sont appelés. On n'y doit admettre que ceux qui se distinguent de la foule et qui surpassent les autres en mérite et en vertu autant que Saül surpassait tous les Hébreux par sa haute taille **St Jean Chrysostome, Traité sur le sacerdoce 3, 9**/ En vertu de son état de soumission servile, la femme doit être soumise en tout à son mari **Décret de Gratien, 12<sup>e</sup> siècle**/ L'homme a une double domination sur sa femme : pour qu'elle lui rende le devoir conjugal, et qu'elle soit à son service **Close du Décret de Gratien**/ Le mâle est plus parfait en sa raison et plus fort en vertu **St Thomas d'Aquin, Contra Gentiles, II, 123**/ La femme est par nature soumise à l'homme, car l'homme jouit avec plus d'abondance du discernement de la raison **Thomas d'Aquin, Summa Théol. Ia q.92, a.1, ad 2<sup>um</sup>**/ Selon l'ordre de la nature, il convient que la femme soit au service de l'homme, car ce n'est que justice que le moins doué serve le plus doué. . . . Si nous regardons la nature dans les individus particuliers, la femme est quelque chose de déficient, quelque chose d'avorté (occasionatum) car la vertu active qui se trouve dans la semence du mâle vise à produire quelque chose qui lui soit semblable selon le sexe masculin ; mais si c'est une femme qui est engendrée en fait, cela résulte de la faiblesse de la vertu active ou de quelque mauvaise disposition de la matière, ou encore de quelque transmutation venue du dehors, par exemple les vents du midi qui sont humides **Thomas d'Aquin, ibid. Ia. q.92, a.2, ad 1<sup>um</sup>**/ La raison pour laquelle une femme ne peut être ordonnée, c'est que le sacrement de l'ordre ne peut être donnée qu'aux membres les plus parfaits de l'Eglise, puisqu'il doit lui-même être source de grâce pour autrui. Or la femme n'est pas un membre parfait de l'Eglise mais seulement l'homme **Rosarium super Decretum, 13<sup>e</sup> siècle**/ Les imbécillités et infirmités soit du corps soit de l'esprit de vos femmes ne vous doivent provoquer à nulle sorte de dédain mais plutôt à une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a

créées telles afin que, dépendant de vous, vous en recussiez plus d'honneur et de respect et que vous les eussiez tellement pour compagnes que vous en fussiez néanmoins les chefs supérieurs. . . . et vous, ô femmes aimez tendrement cordialement mais d'un amour respectueux et plein de révérence les maris que Dieu vous a donnés, car, vraiment, Dieu pour cela les a créés d'un sexe plus vigoureux et prédominant, et a voulu que la femme fût une dépendance de l'homme et qu'elle fut produite d'une côte de celui-ci tirée de dessous son bras pour montrer qu'elle doit être sous la main et conduite du mari **St François de Sale, Introduction à la vie dévote**/ L'homme est le prince de la famille et le chef de la femme ; celle-ci toutefois, parce qu'elle est par rapport à lui, la chair de sa chair et l'os de ses os, sera soumise, elle obéira à son mari non point à la façon d'une servante, mais comme une associée, et ainsi son obéissance ne manquera ni de beauté, ni de dignité. Dans celui qui commande et dans celle qui obéit – parce que le premier reproduit l'image du Christ, et la seconde l'image de l'Eglise – la charité divine ne devra jamais cesser d'être la régulatrice de leurs devoirs respectifs **Léon XIII, Encyclique Arcanum, 1880**/ Les mêmes maîtres d'erreur qui ternissent l'éclat de la fidélité et de la chasteté nuptiales n'hésitent pas à attaquer la fidèle et honnête subordination de la femme à son mari. Nombre d'entre eux poussent l'audace jusqu'à parler d'une indigne servitude d'un des époux à l'autre ; ils proclament que tous les droits sont égaux entre époux estimant ces droits violés par la servitude qu'on vient de dire, ils préchent orgueilleusement une «émancipation» de la femme, déjà accomplie ou qui doit l'être. . . . Oui, l'autorité du chef de famille vient de Dieu, de même que c'est Dieu qu'Adam a reçu la dignité et l'autorité du premier chef du genre humain et tous les dons qu'il a transmis à sa postérité. Aussi est-ce Adam qui fut formé le premier et Eve ensuite. Ce ne fut pas non plus Adam, observe Saint Paul, qui fut trompé mais la femme qui se laissa séduire et prévariqua. La curiosité d'Eve à regarder le beau fruit du paradis terrestre et son entretien avec le serpent, ô quel dommage n'ont-ils pas causé à Adam, à Eve, à tous leurs enfants, à nous ! Or à Eve Dieu imposa, outre de multiples peines et souffrances, d'être assujettie à son mari. Epouses et mères chrétiennes, que jamais ne vienne à vous la soif d'usurper le sceptre familial ! . . . Et vous, épouses, élevez vos cœurs ! Ne vous contentez pas d'accepter et presque de subir l'autorité de votre époux, à qui Dieu vous a soumises par les dispositions de la nature et de la grâce. Dans votre sincère soumission, vous devez aimer l'autorité de votre mari, l'aimer avec l'amour respectueux que vous portez à l'autorité même de Notre-Seigneur, de qui descend tout pouvoir de chef **Pie XII, Aux nouveaux époux, 10-9-1941**/ L'autorité du chef de famille vient de Dieu : époux, sanctifiez vos épouses par l'exemple de vos vertus. Donnez-leur la gloire de pouvoir vous imiter dans la pratique, dans la vaillance, à supporter les lourdes épreuves et les cruelles souffrances auxquelles nulle vie humaine ne saurait échapper **Pie XII, 1952**/ Quand il faut traduire sacramentellement le rôle du Christ dans l'Eucharistie, il n'y aurait pas cette «ressemblance naturelle» qui doit exister entre le Christ et son ministre, si le rôle du Christ n'était pas tenu par un homme ; autrement on verrait difficilement dans le ministre l'image du Christ. Car le Christ lui-même fut et demeure un homme. **Déclaration romaine «Inter insigniores», 1976**